

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



**Plan relief de Constantine par MM. Duclos et Abadie
(gravure de 1851)**

N°79 - Mars 2015

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

Jeanine de la Hogue 4

Les chemins de mémoire

Histoires d'héritage familial chez les Maltais de Tunis : Le récit d'Antoinette Schembri (1895-1988)

Carmel Sammut 6

Les chemins de mémoire

A travers les palais d'Alger

Edmond Gojon 36

Écrivain public

Tunis et Sousse en 1890

Guy de Maupassant 41

Écrivain public

Cinnamon Candies

Alain Amato 63

Biographie

Saïd Boualam

Odette Goinard 72

Les chemins de mémoire

Anniversaire d'Edmond Charlot

Annie Krieger-Krynicky 76

Écrivain public

Le Plan relief de Constantine

Théophile Gautier 78

Repère bibliographique

91

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



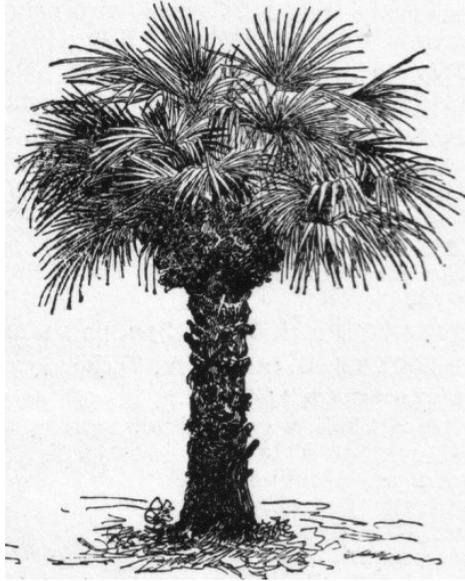
Éditorial

Jeanine de la Hogue

Chers amis,

L'anniversaire de la guerre de 14 est là. Avec son cortège de douloureux souvenirs. C'est le moment de lire ou de relire ce qu'ont écrit les écrivains et ils ont beaucoup écrit. Maurice Genevoix, Roland Dorgelès sont, parmi eux, ceux qui viennent en premier par la force des sentiments exprimés et la manière dont ils l'ont fait. Qui n'a pas eu un père, un grand-père, un oncle parti au front. Les récits familiaux ont rempli les préoccupations de chaque famille. Rares sont celles qui n'avaient personne au front. En lisant les livres écrits sur ce sujet douloureux, nous avons conscience de mieux appréhender cette époque. Même si nos souvenirs ne sont pas directs, nous étions trop jeunes pour en avoir à l'époque, ils participent à une mémoire commune et nous nous sentons unis par une force commune. Pour un moment notre esprit retrouvera les soucis de nos parents, leur bonheur au retour d'un être cher pour une permission, le bruit d'une porte, un pas dans l'escalier. Cette évocation, nourrie par des lectures nous rend plus présents les souvenirs des autres. L'histoire est là, la mémoire nous invite.

Écoutons-la.





Histoires d'héritage familial chez les Maltais de Tunis : Le récit d'Antoinette Schembri (1895-1988)

Carmel Sammut

Introduction

Contexte historique

Les Maltais de Tunisie ont constitué jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale un groupe ethnique minoritaire avec une organisation interne communautaire. Les estimations consulaires anglaises font état entre 1850 et 1860 de six à sept mille Maltais installés en Tunisie qui représentaient la population chrétienne la plus importante du pays. L'installation du Protectorat français, en 1881, va pratiquement doubler la population maltaise de Tunisie.

Je ne reprends pas ici la description faite par moi-même du processus de formation, de développement et de dislocation des communautés maltaises de Tunisie avant, pendant et après le Protectorat, il suffit de dire que ces communautés maltaises, regroupées essentiellement dans les villes de Tunis, Sousse, Sfax, Porto-Farina, Houmt-Souk, etc., ont fortement défendu leur identité ethnique par rapport à des populations chrétiennes européennes de cultures méditerranéennes (Siciliens, Sardes, Napolitains, Espagnols, Grecs, etc.), à un groupe minoritaire français symbolisant la puissance coloniale en même temps que le progrès industriel des nations

européennes et au peuple tunisien, colonisé, de culture arabo-musulmane¹

Tenant à marquer leur différence, les Maltais de Tunis, par exemple, vivaient dans des quartiers dits maltais (Bal-el-Khadra, rue des Maltais, rue Malta Srira²), fréquentaient des églises (notamment l'Eglise Sainte Croix) où l'office religieux était célébré par des prêtres maltais venus de Malte ou issus de la communauté maltaise de Tunis, exerçaient des métiers spécifiques (cochers, charrons, chevriers, etc.), parlaient la langue maltaise et se mariaient essentiellement entre Maltais. Jean Ganiage, en recensant 776 mariages célébrés à l'Eglise Sainte Croix entre 1840 et 1859, a montré que 89,7% des Maltais épousaient des Maltaises et que 92,7% des Maltaises épousaient des Maltais³. Ces mariages maltais ont également permis de maintenir une identité communautaire dans la société tunisienne de la fin du siècle dernier jusqu'à la fin de la deuxième guerre.

Les conséquences de l'établissement du Protectorat français furent heureuses pour les Maltais de Tunisie dont la situation sociale s'était nettement améliorée. A la fin de l'année 1900, de nombreux Maltais étaient devenus des propriétaires fonciers et possédaient 5747 hectares environ ; deux années après, ils étaient propriétaires de 15 295 hectares, soit 2,36% de la

1 Sammut, C. 1973 "*La minorité maltaise de Tunisie : ethnie arabe ou européenne ?*" pp. 424-438 in Actes du Premier Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'Influence Arabo-Berberè (Malte 3.4.-6.4. 1972). Alger : SNED.

2 Petite Malte.

3 Ganiage, J. 1957 *Etude démographique sur les Européens de Tunis au milieu du XIX^{ème} siècle*. Tunis : Imprimerie la Rapide.

totalité des propriétés tunisiennes acquises par des Européens. Les Maltais avaient en effet profité de la législation immobilière française introduite par Paul Cambon, Résident Général, qui voulait que toutes les propriétés rurales et immobilières tunisiennes achetées par des Européens fussent immatriculées : cette loi du 5 juillet 1885 avait pour but d'assurer les achats de terres réalisés par les Européens dans un pays musulman. Les Maltais s'étaient également rendus propriétaires d'immeubles dont le nombre s'élevait à Tunis en 1893 à 383, en 1898 à 390 et en 1903 à 424.

La valeur locative de ses immeubles était en progression puisqu'elle était de 487 000,00 francs en 1893, de 568 000,00 francs en 1899, pour atteindre 635 000,00 francs en 1903⁴.

En participant à la colonisation agricole de la Tunisie et en acquérant des biens immobiliers, les Maltais de Tunisie s'enracinaient durablement dans un pays où ils constituaient auparavant une population flottante et misérable.

Les naturalisations françaises des Maltais de Tunisie étaient peu nombreuses avant 1914, C'est à la suite du décret du 8 novembre 1921 qu'un assez grand nombre de Maltais prendront la nationalité française. Les Maltais nés en Tunisie, de parents et de grands-parents qui y sont eux-mêmes nés, étaient considérés d'office comme français, mais avaient le droit de répudier la nationalité française s'ils venaient au monde après le 8 novembre 1921. Les autorités du Protectorat pratiquaient avec succès une politique coloniale de francisation des minorités européennes de la Régence. Les Maltais en ont profité largement. Au moment de l'indépendance de la Tunisie,

4 Vadala, R. avril 1911 *L'émigration maltaise en pays musulmans*, in *La Revue du Monde Musulman*, vol. XIV. Maroc : Mission Scientifique du Maroc.

en 1956, les Maltais, ayant acquis majoritairement la nationalité française, se sont pratiquement tous retrouvés en France, devenue la « mère-patrie ».

Les récits des voyageurs français, passant quelques semaines en Tunisie, ont donné une image folklorique, voire négative des Maltais⁵. C'étaient des pauvres gens, vivant au jour le jour, sans métiers et revenus fixes, sans foi ni loi, aux mœurs barbares. Sans doute, fallait-il les « civiliser » ! Le témoignage d'Antoinette Schembri restitue la vérité sur une minorité ethnique encore peu étudiée. Son récit prouve que, si de nombreux Maltais étaient de condition modeste dans la Tunisie française, certains d'entre eux s'étaient relativement enrichis et étaient confrontés aux problèmes d'héritage des biens acquis.

Une histoire de vie racontée en famille



Antoinette Schembri

⁵ Smith, A. L. sd *Les Maltais en Tunisie à la veille du Protectorat* (document ronéotypé).

Une recherche généalogique centrée sur mes origines maltaises m'avait conduit à interviewer ma grand-mère maternelle, alors âgée de quatre-vingts ans et détentrice de notre mémoire familiale. Elle éprouvait une certaine fierté à être interviewée par son petit-fils qui avait fait des études universitaires et qui trouvait intéressant d'étudier la vie d'une « pauvre vieille maltaise de Tunis qui n'est pas beaucoup allée à l'école ». Elle avait compris que ces interviews, enregistrées sur un magnétophone à bande, allaient lui donner l'occasion de transmettre l'histoire de notre famille. Elle me répétait souvent : « Moi je sais parler, mais toi, tu sais écrire ». Et toutes les interviews étaient l'occasion de développer cette complicité entre l'oral et l'écrit : elle était de tradition orale et je représentais - à ses yeux - la tradition écrite. Pour être interviewée, elle avait besoin d'un auditoire familial qui lui donnait l'occasion d'exercer ses talents de « conteuse ».

J'avais l'intention d'utiliser un guide d'entretien, qui a finalement peu servi, puisqu'elle finissait par choisir elle-même les faits⁶ et événements de sa vie qu'elle voulait raconter. Elle habitait Marseille et montait régulièrement à Paris pour rendre visite à sa fille, Jeanne Farina, et à la famille maltaise installée dans la région parisienne. C'est à l'occasion de ces séjours parisiens, en 1975, en 1976, en 1978 et en 1981 que les interviews ont pu être réalisées. Elle se sentait rassurée par la présence de sa fille au moment des interviews car elle avait peur de ne pas savoir répondre aux questions posées ou bien d'avoir des trous de mémoire. Ce ne fut pourtant pas le cas. Je faisais pression sur elle pour qu'elle parle dans sa langue maternelle, le maltais, car elle avait envie de me parler tout

6 Le fait se dit *fatt* en maltais, il concerne le récit d'un événement.

naturellement en français. Elle vivait en France depuis une vingtaine d'années et trouvait donc normal de s'adresser à son petit-fils dans la langue du pays.

Pour me faire plaisir, elle acceptait parfois de parler en maltais. Elle m'avait demandé que toutes les interviews soient mises en bon français : elle avait honte de la façon dont elle maniait cette langue alors que c'était celle dans laquelle elle préférait s'exprimer. En effet, lorsqu'elle parlait en français, elle ne pouvait s'empêcher d'utiliser des expressions idiomatiques maltaises, arabes ou siciliennes. Lorsqu'elle parlait en maltais, son discours était ponctué d'expressions françaises, siciliennes, arabes, voire judéo-arabes et elle passait avec une grande facilité d'une langue à une autre. Mais elle ne traduisait pas en français ce qu'elle pensait en maltais : elle utilisait la logique d'expression propre à chaque langue en y insérant des mots ou des expressions caractéristiques provenant d'autres langues.

Histoire d'une famille maltaise de Tunis



Karmena Schembri



Karminettu Sammut

Née à Tunis en 1895 et décédée à Marseille en 1988, orpheline de mère à l'âge de 5 ans, élevée par sa sœur Karmena plus âgée de 11 ans, Antoinette Schembri relate des faits familiaux précédant l'installation du Protectorat et allant jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Son récit de vie est en fait le récit croisé de plusieurs vies, celles des membres proches ou éloignés de sa famille, sur trois générations, celle de ses parents, la sienne et celle de ses enfants. Elle ne fait pas seulement sa biographie personnelle mais évoque aussi les événements et les situations vécus par les siens. Elle avait ainsi fait le récit des événements liés à deux mariages maltais, celui de sa sœur Karmena en 1915 et celui de sa fille Jeanne Farina en 1944⁷. Mis en parallèle, ces deux mariages avaient montré les contradictions vécues par une famille maltaise

⁷ Sammut, C. 1997 "Mariages maltais à Tunis, le récit d'Antoinette Schembri (1895-1988)" in *Littérature Orale Arabo-Berbère n°25*, Paris : CNRS.

confrontée aux problèmes de l'alliance matrimoniale et de l'honneur des filles en âge de se marier. Les deux situations évoquées avaient révélé le même souci de l'honneur en 1915 et en 1944. A la faveur de ce témoignage, il a été possible de reconstituer l'implication d'une parentèle familiale dans une stratégie matrimoniale.

Elle avait également raconté son enfance et son adolescence et, à travers son récit, nous avons une description minutieuse de la micro-société maltaise de Tunis telle qu'elle a existé de la période précoloniale à l'établissement du Protectorat jusqu'à la première guerre mondiale⁸. C'est une période charnière au cours de laquelle les Maltais de Tunis ont lentement adapté leurs comportements aux changements survenus dans un pays arabo-musulman colonisé par une puissance chrétienne. S'étant facilement enracinés dans la société tunisienne avant l'arrivée des Français, ils n'eurent pas de grandes difficultés à s'adapter aux conditions de vie nouvelles apportées par la France. Mais, par la suite, ils ont été vite confrontés à une contradiction fondamentale remettant en question leur identité maltaise : ils voulaient se considérer comme appartenant au groupe français car ce dernier exerçait sa suprématie dans les domaines économique, politique, social et culturel alors que leurs propres habitudes culturelles les rapprochaient objectivement du groupe tunisien dans lequel ils évoluaient facilement mais qui se trouvait au plus bas de l'échelle économique et sociale. Elle a également raconté dans le détail une vengeance intrafamiliale entre cochers maltais de Tunis.

⁸ Sammut, C. 2006, "Souvenirs d'enfance et d'adolescence d'une Maltaise de Tunis : Antoinette Schembri 1895 - 1988)" in "*Les Communautés Méditerranéennes de Tunisie*" (Tunis mars 2000). Tunis La Manouba : Centre de Publication Universitaire.



Tunis - Rue des Maltais

Antoinette Schembri a raconté les événements survenus à son frère, Valentin Schembri, victime d'un attentat lors d'une émeute populaire à Tunis en 1911. La réussite sociale de Valentin Schembri avait provoqué la jalousie de son cousin, Valentin Borg, qui aurait profité de cette émeute pour mener à bien sa vengeance. Elle a mis en parallèle le destin de deux cousins, cochers de métier, dont l'un a tout réussi (travail, argent, amour) et l'autre tout perdu (travail, argent, amour). Elle a, tout au long de son récit, maintenu cette opposition manichéenne⁹.

Le texte ci-dessous, qui a tenté de respecter l'originalité d'un parler populaire méditerranéen, est en fait un assemblage de petits récits reconstitués pour les besoins de cet article : il n'était pas possible de comprendre le thème traité, celui des

⁹ Sammut, C. 1999 " Une vengeance intrafamiliale entre cochers maltais de Tunis, le récit d'Antoinette Schembri (1895-1988)" in *Littérature Orale Arabo-Berbère* n°27, Paris : CNRS.

problèmes engendrés par deux héritages, à deux périodes différentes, dans une famille maltaise de Tunis, sans connaître l'époque et la tranche de vie qui les sous-tendaient. Antoinette Schembri dresse avec précision le portrait des différents membres de la famille ayant été impliqués, à des degrés divers, d'une manière négative ou positive, dans cette histoire d'héritage. Elle brosse également avec un certain brio le contexte social et familial dans lequel se sont déroulés ces deux héritages qu'elle met en parallèle et qui ont provoqué des réactions différentes. Elle évoque ainsi le testament de son grand-père paternel, rédigé auprès d'un notaire arabe, et dont les termes avaient été falsifiés en faveur de l'un de ses deux enfants, alors qu'il voulait léguer à ces derniers ses biens à parts égales. C'est le père d'Antoinette Schembri qui en avait été victime. Elle justifie par ailleurs comment son père lui a légué toute sa fortune car elle avait accepté de l'héberger chez elle et de s'en occuper jusqu'à la mort alors qu'il était très vieux et très malade.

Récit d'Antoinette Schembri

Mon père, Mikiel Schembri, est né à Malte, à Birkirkara. Ma mère, Gianna Borg, est née à Tunis Ils se sont mariés honnêtement et religieusement en 1881 à l'Eglise Sainte Croix à Tunis. Les Français venaient à peine d'arriver en Tunisie. Dieu leur a donné 7 enfants, mais seulement 4 ont survécus : Georgette, Carmela, Valentin et moi, Antoinette. On m'appelait Nina, je suis la dernière de la famille. Je suis née le 15 février 1895 et baptisée le jour même à la Cathédrale de Tunis¹⁰. A l'époque, on avait peur que les enfants qui n'étaient pas baptisés avant de mourir, n'aillent dans les limbes.



Cathédrale de Tunis

10 Schembri Michel, (fils de Schembri Joseph et Cutajar Carmela) né le 26 octobre 1856 à Birkirkara à Malte et baptisé le jour même, marié le 13 août 1881 à l'Eglise Sainte Croix à Tunis avec Borg Jeanne (fille de Borg Valentin et Farrugia Carmela), née le 5 novembre 1854 à Tunis et baptisée le jour même. Ils se sont mariés respectivement à l'âge de 25 et 27 ans.

Mon père, c'est un bel homme blond aux yeux bleus, il avait les moustaches blondes. Il était rougeaud de figure, c'était un signe de bonne santé. Il est mort bien âgé et quand même qu'il était mort, sa figure était toujours rouge. Il venait d'une famille de gens très bien et, quand il est arrivé de Malte, il se promenait dans les rues de Tunis sur un beau cheval comme un grand seigneur. Le cheval lui appartenait. Ma mère, elle était une femme très belle, blanche de peau, un petit nez, elle était vraiment belle comme tout. Je me rappelle, quand j'étais petite, mon père gagnait beaucoup d'argent, beaucoup de pièces d'argent, on ne savait pas ce qu'étaient les pièces de cuivre, il gagnait tellement d'argent qu'il le mettait dans le tamis, un tamis grand comme ça et puis, quand il arrivait à la maison, il le vidait sur les genoux de ma mère assise. On vivait bien parce qu'on gagnait beaucoup et qu'on ne dépensait pas trop : tout était bon marché, le pétrole, l'huile, la viande de mouton, les légumes. On allait les acheter dans les quartiers arabes.

Ma mère avait 3 sœurs, ma tante Marie, ma tante Catherine et ma tante Évangile. Ma mère et mes tantes étaient des femmes très pieuses, des femmes très sérieuses : pas un mot mauvais ne sortait de leur bouche. Toutes les quatre, elles allaient tous les jours à 5 heures du matin à la messe donnée en langue maltaise à l'Église du Sacré Cœur de Jésus, près de Bab El Khadra, dans le quartier maltais de Tunis. C'étaient des femmes croyantes, catholiques, très catholiques. Elles ne manquaient jamais cette messe.

Ma mère s'habillait comme toutes les Maltaises à l'époque : elles mettaient des jupes longues, très longues, jusqu'aux chevilles. C'étaient des jupes longues en moiré, cela faisait très

joli. Dans l'ourlet de la jupe, elles mettaient une sorte de cerceau en fer qui empêchait la jupe d'être soulevée par le vent. Quand elles marchaient, ce cerceau maintenait la jupe toute ronde. J'ai encore devant les yeux comme était leur corsage, c'était un genre de corsage cintré, très cintré, ça faisait une taille très fine, les manches étaient longues, elles étaient en soie marron, il y en avait aussi en noir, et tout autour des poignets sortait de la dentelle blanche.



Ghonnella

Pour aller à la messe, elle portait la *għonnella*¹¹, cela remplaçait le chapeau et la voilette, c'était un grand morceau de tissu noir tendu avec un demi-cerceau en fer, que l'on portait comme ça. C'était très beau et à l'église on avait l'impression que c'étaient toutes des religieuses. Elles ne mettaient pas la *għonnella* pour aller faire les commissions, c'était seulement pour aller à la messe. Pour les commissions, elles se peignaient très simplement avec un bon chignon.

Les femmes maltaises faisaient elles-mêmes le pain à la maison, des pains grands comme ça, et elles le portaient au four, el-kûcha¹². On n'avait pas le gaz à la maison, ça n'existait pas. Alors tout le monde faisait cuire son pain au four. Ma mère pétrissait la pâte et faisait aussi des petits pains qu'on appelait : *ħobz tal-frixa*¹³, on l'appelait comme ça, ce pain, il avait la forme d'une boule, c'était comme une sorte de pain de campagne. Mon père et ma mère travaillaient ensemble. Mon père était boulanger à Malte avant de s'installer à Tunis. Il a continué à faire ce travail. Comme il avait de l'argent, il avait acheté un four. Ma mère pétrissait la pâte et mon père la faisait cuire dans son four. C'est un boulanger renommé, on l'appelait *Mikiel tal-ħobz*¹⁴. Mais c'est ma mère qui allait ensuite le vendre

11 *Għonnella* (mot maltais) vient de l'italien *gonna*, longue jupe noire que les femmes maltaises relevaient pour s'en couvrir la tête. Cette coiffe, qui était également portée à Malte au siècle dernier, est très vite tombée en désuétude. Le terme de *faldetta* était également utilisé pour désigner ce type de vêtement.

12 C'est le mot en arabe tunisien qui est utilisé ici. A Malte, on dit *for*.

13 Pain dont la forme fait penser à un pancréas. le mot maltais *frixa* signifie pancréas.

14 Michel, le boulanger. Littéralement en maltais : "Michel, celui du pain".

sur la tête dans les rues de Tunis. Beaucoup de femmes maltaises, comme ma mère, mettaient les petits pains chauds sur une grande planche en bois et la portaient sur la tête. Elles marchaient toutes dans les rues. Il y avait aussi des femmes arabes qui vendaient le pain sur la tête, elles disaient en arabe : ahû el-khobz id-diâri, ahû el-khobz id-diâri¹⁵.

Ma mère savait bien parler l'arabe, elle le parlait même très bien, c'était normal car elle était née à Tunis avant l'arrivée des Français. Ma mère, elle disait dans les rues en arabe : illi ychri el-khobz mit-taâm, la ghamwmek bel-ghlâ¹⁶.

Même si elle vendait plus cher que les autres, elle savait qu'on allait lui acheter son pain, car il était bien cuit et avait un bon goût. Et tout le monde achetait le pain chez ma mère, elle vendait toute une planche de pain, elle allait en chercher une autre au four de mon père, et ainsi de suite. Les autres, ils ne vendaient pas beaucoup car il ne savait pas y faire. Ma mère disait que le bon goût n'avait pas de prix, alors elle vendait beaucoup car elle savait faire de la publicité, comme on dirait aujourd'hui. Mais mon père était un bon boulanger : il savait bien cuire le pain. J'ai oublié ce que disait encore ma mère en vendant le pain mais c'était toute une poésie, une très belle poésie en arabe. Je me souviens encore, on lui disait en arabe : kamel ya mra¹⁷, elle répondait du tac au tac en arabe : illi ma yojob el-ghlâ, fit-tnija tlawaf nofsu¹⁸. Les gens appréciaient

15 Voici le pain fait maison, voici le pain fait maison.

16 Celui qui achète du pain qui a du goût, il ne sera pas trahi par le prix élevé.

17 Continue, chère madame.

18 Si tu n'aimes pas ce qui est cher, dans la rue, tu en jettes la moitié.

cette réponse et la remerciaient en lui disant : barâkallah u fik¹⁹. Mon père et ma mère gagnaient beaucoup d'argent en vendant le pain. C'est ma mère qui me racontait tout ça. C'était une autre époque, tout se passait entre nous, les Maltais et les Arabes. Mais les Français prenaient plaisir en voyant ce pain et ils l'achetaient. Moi je suis née en 1895, et quand ma mère vendait le pain dans la rue, c'était peut-être dix ans avant ma naissance. Ce fait remonte presque à un siècle. C'était l'époque où les pauvres ne trouvaient pas de travail, surtout les Arabes. Dans certains villages, quand ils voyaient quelqu'un vendre le pain sur une grande planche, ils lui sautaient dessus et lui prenaient tout le pain. C'étaient des Arabes très pauvres. Mais nous, les Maltais, on vivait très bien, surtout dans notre famille. La vérité, on travaillait beaucoup mais on ne manquait de rien.

J'avais 5 ans quand ma mère est morte. Je ne sais pas de quoi elle est morte exactement, je crois qu'elle souffrait du cœur. Quand elle est morte, je ne comprenais pas ce qui se passait. J'ai pleuré et on m'avait acheté des bonbons pour me consoler. J'étais petite, j'étais seule et j'ai dû apprendre à me débrouiller toute seule dans la vie. C'est ma grande sœur Karmena qui m'a élevée à la mort de ma mère. Il y avait 11 ans de différence entre elle et moi. C'était comme une mère pour moi. C'est Karmena qui s'occupait de nous, qui s'occupait de tout à la maison. Lorsqu'il y avait un prétendant pour elle, mon père disait toujours : « Je n'ai pas de filles à marier ». Mon père ne voulait pas marier sa fille Karmena. Cela se comprend : qui se serait occupé de toute la famille ? Le ħattab²⁰ et la ħattaba sont allés le voir pour le convaincre du contraire. Mais il s'entêtait de dire chaque fois « Je n'ai pas de filles à marier ».

19 Que la bénédiction de Dieu soit sur toi.

Mon père, il était boulanger bien sûr, mais après quelque temps, il voulait faire le cocher de fiacre, comme beaucoup de Maltais. Il avait vendu son four et, avec l'argent il avait acheté un fiacre et deux chevaux. Je me rappelle, il portait le burnous blanc et la chéchia stambûli pour travailler. Mais il n'avait pas autour de la tête le turban des Arabes. Quand la France a fait le Protectorat en Tunisie, quand les rues ont été réparées, quand il y a eu l'électricité, la lumière partout, alors elle a interdit que les cochers portent le burnous et la chéchia stambûli²¹. J'étais encore petite, je devais avoir encore 5 ans peut-être, j'entendais mon père dire : « C'est fini maintenant le burnous, il faut acheter un costume ». Il fallait porter une tunique, un faux-col blanc et une casquette, comme en France. C'est comme ça qu'il voulait le Français. Il fallait être bien habillé avec une veste et un faux-col blanc.

Porter la casquette était obligatoire. C'était le Protectorat français, alors le burnous faisait trop arabe. Et tous les cochers n'ont plus mis leur burnous. Tout le monde avait accepté car on vivait beaucoup mieux depuis l'arrivée des Français.

Je me souviens bien de ce burnous, j'étais malade au lit, j'avais attrapé la rougeole, mon père m'avait couvert avec son burnous et avait dit à ma mère : « Il faut bien la couvrir pour qu'elle ait chaud, elle a la rougeole ». Je crois bien que j'avais guéri plus vite grâce à ce burnous. Un cocher travaillait toute la journée et gagnait suffisamment pour vivre. Je me souviens

20 C'était un ou une intermédiaire pour conclure un mariage. Ce substantif vient du verbe maltais *ħotob* - *joħtob* : demander en mariage. A Malte, on dit *ħuttab* ou *ħuttaba*.

21 Couvre-chef masculin identique au fez, haut de forme de couleur rouge et d'origine turque. La narratrice utilise un vocabulaire d'arabe tunisien.

que mon père achetait beaucoup d'orge pour nourrir les chevaux. Des Arabes passaient avec des charrettes pleines de sac d'orge et mon père en achetait beaucoup pour nourrir les chevaux, de grosses quantités. C'est vrai, à l'époque, l'argent ne manquait pas dans notre famille.

Mon grand-père paternel, Schembri Joseph, était né à Malte, comme mon père. Ma grand-mère paternelle, Cutajar Carmela, était née aussi à Malte. Mes grands-parents s'étaient mariés à Malte en 1851. Ils étaient venus à Tunis tout spécialement pour le mariage de mes parents en 1881. C'est l'année où les Français sont entrés à Tunis avec la musique pour faire le Protectorat. Lorsque mes parents sont nés, il n'y avait pas encore l'électricité à Tunis. Les gens s'éclairaient encore avec des lampes à huile qu'on appelait misbieħ²², on dirait que c'était en argile mais la couleur ressemblait à celle d'une bouteille de verre bleu-roi, d'un côté, il avait la tête pointue par où on versait l'huile et de l'autre côté on mettait la mèche. C'était ça l'éclairage à l'époque. C'est avec l'arrivée des Français à Tunis que l'on a commencé à utiliser de petites lampes à pétrole.

Avant il y avait du pétrole mais les lampes à pétrole, ça n'existait pas encore. C'étaient des lampes à pétrole avec le verre. On ne vivait pas bien avant l'arrivée des Français. Quand la France a installé le protectorat en Tunisie, tout allait à merveille : réparation des rues de Tunis, la lumière partout. Il fallait le temps, bien sûr, pour éclairer toutes les rues de Tunis, les remettre en état, c'était tout un travail.

22 Les Maltais de Tunis l'appelaient ainsi, sans doute influencés par le dialecte arabe tunisien. A Malte, on dit musbieħ.

Les cochers étaient les plus heureux du monde : il n'y avait plus de trous ou de fossés qui cassaient les roues des fiacres. Les cochers, surtout les cochers maltais en très grand nombre, pouvaient conduire en toute sécurité leurs fiacres. A l'époque, c'était comme s'ils prenaient l'autoroute !

Mon grand-père avait deux enfants, Mikiel et Toni. Mikiel, c'était mon père et Toni, mon oncle. Je l'appelais ziju Toni²³. Ils ne sont pas retournés à Malte, ils sont restés auprès de leurs enfants à Tunis. Mon grand-père avait beaucoup de biens. Comme il était devenu âgé, il voulait tout léguer à ses deux enfants, il voulait laisser tout le bien qu'il avait, les maisons, à ses deux fils, à parts égales. Une part pour mon père et une part pour mon oncle. Mon grand-père est allé voir un notaire arabe pour faire son testament. Mon grand-père est mort, l'esprit tranquille, parce qu'il avait mis dans son testament : al-ûlladi²⁴, cela veut dire « à mes fils » en arabe. A l'époque, les notaires étaient tous arabes et écrivaient en arabe. Je vous parle de l'époque où les Français n'avaient pas encore fait le Protectorat en Tunisie. Dans ces temps anciens, les Maltais parlaient l'arabe couramment. Le contrat avait été écrit en arabe.

Mon oncle Toni est allé voir mon père et lui a dit : « Tu peux porter plainte à la justice, ce contrat, il est pour moi seul ». Mon père lui a répondu qu'ils devaient partager cet héritage.

Ils sont allés voir le notaire arabe qui était ignorant et qui ne savait pas répondre. Mon père disait : al-ûllâdi et mon oncle disait : al-ûldi²⁵. Ils sont allés voir un autre notaire, il n'y avait pas : al-ûldi, il y avait : al-ûllâdi. Alors, mon oncle, comme il

23 Oncle Toni. *Ziju* est un mot maltais d'origine italienne.

24 A mes fils.

voulait avoir tout pour lui, il a fait, il a tellement fait, qu'on a fini par lui donner raison et qu'on lui a tout accordé. Mon grand-père aimait tellement mon père qu'il ne pouvait pas laisser tous ses biens seulement à Toni. Mon oncle avait dû donner quelque chose au notaire arabe, il avait dû l'acheter, quoi ! C'était très malhonnête de sa part et il avait été très méchant avec mon père. A l'époque, c'étaient des Arabes ignorants, ce n'était pas sérieux comme avec la justice française ! Quelle différence !

Mon père, en sortant du tribunal, lui avait dit : « Cela ne te portera pas bonheur et tu vivras malheureux ». Et c'est ce qui s'est passé. Au début, mon oncle avait acheté deux grands immeubles à la rue des Salines mais après les affaires sont allées en arrière, en arrière, jusqu'à ce qu'il soit tombé dans la misère, complètement dans la misère. Il en était arrivé à vendre du charbon pour vivre. C'était une décadence. Vendre du charbon, c'était un travail salissant et qui ne payait pas : le charbon n'était pas vendu cher. Mon père a mieux vécu que lui, il a d'abord été boulanger, il était propriétaire de son four, ensuite il avait acheté des fiacres et des chevaux et faisait le métier de cocher à son propre compte.

Mais les choses se sont bien passées pour mon père lorsqu'il a voulu léguer ses biens à ses enfants. Il avait des fiacres, des chevaux et de l'or, surtout des bagues. Il voulait tout vendre, il se faisait vieux, il n'avait plus la force de travailler comme cocher. Il avait 85 ans. Il était malade, je crois qu'il souffrait de la dysenterie. Il aurait pu donner une part d'héritage à chacun de ses quatre enfants : Georgette, Karmena, Valentin et moi.

25 A mon fils.

Il savait qu'il ne lui restait que quelques années à vivre. Alors il avait dit : « Je vous donne tous les sous que j'ai et vous vous occupez de moi jusqu'à ma mort. Vous vous occupez aussi des frais de mon enterrement. Je ne vais pas vous déranger. Je dors dans un coin sur un petit canapé. Je ne reste pas toute la journée à la maison, je sors et je me promène dans les rues de Tunis. Je ne serai pas une charge pour vous. Nous irons au Consulat d'Angleterre²⁶ et on fera tous les papiers ». Il voulait léguer sa petite fortune à l'un de ses enfants qui aurait accepté de l'héberger et de s'occuper de lui jusqu'à la fin de ses jours. Il pensait surtout à ses filles, Valentin n'étant pas marié. Alors, il est allé voir chacune de ses filles. Mais elles étaient toutes les trois mariées et elles ne pouvaient pas prendre elles-mêmes la décision d'héberger leur propre père. C'est leur mari qui pouvait vraiment décider. Il s'adressa d'abord à Karmena qui s'était bien occupée de toute la famille au moment de la mort de la mère.

Mais je dois d'abord vous dire comment s'est passée la demande en mariage de ma sœur Karmena. Chez nous, les Maltais de Tunis, quand un jeune homme sérieux trouvait une brave fille, au lieu de l'aborder, de tenter de la séduire, de vouloir lui parler de force, c'était une bonne chose qu'il envoie sa mère ou son père ou bien un étranger à la famille, un intermédiaire qu'on appelait *ħattab*, pour demander la main de cette jeune fille. Ma sœur a été demandée en mariage par l'entremise d'un *ħattab*, c'était un brave cocher maltais qui allait faire réparer son fiacre chez un charron maltais dont l'atelier se trouvait à la rue des Salines et qu'on appelait

26 Les Maltais de Tunisie étaient des Anglo-Maltais, ils étaient des sujets britanniques et dépendaient juridiquement du Consulat d'Angleterre.

« Karminettu²⁷ », c'était son laqam²⁸. Ce cocher avait dit à Karminettu : « Je vais t'apporter un fiacre et je veux qu'on en parle ce soir ». Karminettu lui a répondu : « Très bien, tu viens ce soir après le travail ».

Il avait cru qu'ils allaient traiter une affaire : négocier l'achat ou la vente d'un fiacre par exemple. Ils se sont rencontrés mais, au lieu de parler de fiacres, il lui a dit : « Voilà, il y a une brave fille, c'est la fille de Mikiel tal-ħobz - il parlait de mon père - on veut la marier avec toi, c'est une brave fille, tifla tajba, tu n'es plus très jeune toi-même, il faut penser à te marier, c'est le conseil que je te donne et tu ne le regretteras pas ». Les cochers maltais étaient très fiers et amoureux de leurs fiacres et de leurs chevaux. Il en prenait grand soin. Karminettu avait accepté de se marier parce qu'il avait plus de quarante ans mais aussi parce qu'une femme, c'est comme un beau carrosse. Il ne s'était pas vexé, lui qui était tellement fier et qui ne se prenait pas pour n'importe qui, quand ce cocher lui avait parlé d'une autre affaire, celle de son propre mariage ! La femme de ce cocher, c'était notre voisine dans le patio de l'avenue Garros où nous habitions. C'était elle, la ħattaba, pour ma sœur Karmena qui, si elle avait dix ans de moins que Karminettu, n'était plus très jeune. Elle s'est mariée kbira²⁹ aussi. Pour les filles maltaises, c'était difficile de se marier âgées, c'était très difficile, tout le monde se mariait jeune quand même.

Mon père ne voulait pas marier ma sœur Karmena, il disait toujours : « Je n'ai pas de filles à marier ». Le ħattab et la

27 Diminutif maltais du prénom Carmel : Petit Carmel.

28 Sobriquet

29 Littéralement en maltais : grande. Donc : âgée.

ħattaba sont allés le voir pour le convaincre du contraire. A la fin, il a dit : « Si son frère Valentin lui fait tout, la fête et tout, on va la marier, autrement je n'ai pas de filles à marier ». C'est mon frère Valentin qui s'est occupé de tout et qui a tout payé, jusqu'à la robe de mariée. Une fois, j'ai demandé à Karminettu : « S'il te plaît, quelle différence d'âge y a-t-il entre vous deux ? ». Il m'a répondu : « Pourquoi tu me demandes ça ? ». J'ai répliqué : « Parce que je crois que tu es beaucoup plus âgé que ma sœur ».

Il ne voulait pas de ce mot, il n'a pas apprécié du tout, il a été vexé et il s'est même mis en colère. C'était mon caractère, j'aimais taquiner les gens mais ce que je disais était vrai : il avait dix ans de plus que ma sœur. Il était très fier et n'acceptait pas qu'on lui fasse une remarque quelconque. Il m'en a tenu rancune toute la vie. C'était un homme très jaloux et très soupçonneux et faisait beaucoup d'histoires à ma sœur. Il ne faisait pas confiance à sa femme qui avait le »défaut« d'être plus jeune que lui et donc susceptible de séduire d'autres hommes. Ma sœur était pourtant une femme très honnête.

Karmena voulait bien héberger mon père mais elle avait peur de son mari Karminettu dont elle connaissait le mauvais caractère. Mon père a compris que Karminettu ne serait jamais d'accord. C'était la même chose avec ma sœur aînée Georgette. Son mari, Georges, était un homme avare, très avare. Il ne voulait pas dépenser de l'argent pour son beau-père, même s'il devait en hériter. C'était sa mentalité, il était trop près de ses sous. Georges a dit à sa femme : « ġħamel kif trid³⁰ ». C'étaient des paroles en l'air. Elle savait très bien qu'il

30 Fais comme tu veux. (Phrase en langue maltaise).

ne voulait pas héberger son beau-père, un vieil homme malade. Si Georgette avait accepté, Il lui aurait certainement fait beaucoup d'histoires. Mes deux sœurs avaient peur de leur mari.

Alors mon père est venu me voir. Il m'a dit : « Voilà, je suis allé chez Karminettu, je suis allé chez Georges, ils n'ont pas voulu. Est-ce que toi, tu veux bien ? Tu vois avec ton mari. On va ensuite chez le Consul d'Angleterre et on fait un contrat tous les deux ». Mon père n'avait pas dit à Karminettu et à Georges, qu'il voulait leur donner tout ce qu'il avait mis de côté pendant toute une vie. Il m'avait dit : « Si tu veux que je reste chez toi, je ne te dérangerai pas, je sors, je me promène... ».

J'ai tout de suite accepté, je n'ai pas demandé l'accord de mon mari. C'est tout de même mon père. Mon père m'a dit : « Les maris n'ont pas voulu ». Je lui ai répondu que mon mari, Sauveur, serait d'accord parce que c'est un brave homme, sans prétention. Il était tellement content qu'il a commencé à m'embrasser les mains, en signe de joie. J'étais un peu gênée. Il m'a dit : « Dans ta vie, tu gagneras toujours ». Comme j'avais accepté, il a tout vendu : les fiacres, les grands chevaux noirs, il avait aussi trois grosses bagues en or.

Quelque temps après, il est décédé. J'ai payé tous les frais de l'enterrement. J'ai hérité de mon père. J'avais droit à l'héritage puisque c'est moi qui l'avais gardé. Je crois bien que Karminettu et Georges étaient jaloux. Georges était un homme méchant mais il était quand venu à l'enterrement de mon père. Mais Karminettu n'était pas venu à l'enterrement. Pourquoi toute cette rancune ? Même pour une personne morte, il porte toujours la rancune ! J'ai dit à Georges : « Pourquoi tu es venu à l'enterrement, tu n'avais pas voulu l'accepter chez toi avant

qu'il ne meure, ce n'était pas la peine de venir ! ». Les Maltais d'avant avaient une drôle de mentalité. Pour une parole mal placée, ils se vexaient, ils faisaient des tas d'histoires et pouvaient tenir rancune toute la vie. « A moi, elle a osé me dire telle parole, elle ne doit pas me parler ainsi ! ». Ils avaient vraiment le sentiment de l'honneur. C'était plutôt de l'orgueil mal placé.

Mon mari, Sauveur³¹, c'était un homme simple, sans prétention, un brave homme. Il avait tout de suite accepté d'héberger son beau-père.

Comme vous le savez, mon mari avait déjà travaillé comme cocher avec son frère. Alors, avec l'argent légué par mon père, c'était beaucoup d'argent, je lui ai acheté un fiacre chez Bartoloni, je lui avais acheté aussi deux chevaux que m'avaient vendus M. Lumbroso un Juif livournais de Gafour³². Il me les avait expédiés jusqu'à Tunis « à la petite vitesse » dans un train à bestiaux. Sauveur était très content. Il n'arrêtait pas de m'embrasser. Il revenait de la guerre et n'avait pas de travail. Maintenant, il pouvait continuer à travailler comme cocher à son propre compte. C'est grâce à l'héritage de mon père. Fais le bien et tu seras toujours récompensé.

31 Farina Sauveur, (fils de Farina Joseph et de Bertolino Dorothee), né le 4 février 1897 à Tunis, baptisé le 19 février 1897 à la Cathédrale de Tunis (parents originaires de Pantelleria et de Favignana) marié le 16 février 1919 à la Cathédrale de Tunis avec Schembri Antoinette (Nina) (fille de Schembri Michel et de Borg Jeanne), née le 15 février 1895 et baptisée le jour même à la Cathédrale de Tunis. Ils se sont mariés respectivement à l'âge de 22 et 24 ans.

32 Ville du Sud de la Tunisie.

Conclusion

Ce récit autobiographique est révélateur de la personnalité d'Antoinette Schembri, ma grand-mère maternelle. Contrairement à sa sœur Karmena, ma grand-mère paternelle, une femme maltaise traditionnelle soumise à son mari: mara tad-dar³³, Antoinette Schembri était considérée comme une femme dynamique, indépendante, capable de régler les problèmes, n'ayant pas froid aux yeux : mara ħorra³⁴. Elle avait déjà eu l'occasion de le prouver dans plusieurs circonstances de sa vie (mariage de sa sœur et celui de sa fille, notamment), elle en fait encore une fois une magistrale démonstration à l'occasion de cet épisode relatif à cet héritage familial dont elle a su en tirer un profit à titre personnel mais également dans l'intérêt de sa famille.

Elle n'avait pas eu besoin de l'autorisation de son mari pour héberger son vieux père malade, de l'accompagner dans sa fin de vie et d'organiser ses funérailles. Elle a respecté dignement les termes du contrat qu'elle avait passé avec son père, à la manière d'une femme d'honneur. Elle avait choisi de se marier en 1919 avec un homme fragile qu'elle aimait et qu'elle protégeait, un Sicilien de Tunis (et non pas un Maltais comme le mari de sa sœur Karmena), prisonnier de guerre en Autriche, évadé et emprisonné à nouveau après dénonciation. Il en avait

33 Une femme d'intérieur.

34 Aquilina, J. 1987 *Maltese -English Dictionary*, Valetta, Malta : Midsea Books Ltd. , donne à ce mot un sens différent de celui que lui donnaient les Maltais de Tunis. « ħorra : honest, unpolluted » . Il cite également Beaussier M. : « ħarra : libre, bien née, vertueuse ».

été douloureusement affecté. L'héritage paternel dont elle a bénéficié a été déterminant dans l'organisation de sa vie familiale : elle a donné du travail à son mari tout en étant propriétaire et gestionnaire du fonds de commerce familial. Le fiacre qu'elle avait acheté pour son mari, elle le rentabilisait en le louant à l'occasion de mariages maltais ou siciliens et en le faisant conduire par son mari. Elle se livrait elle-même à des activités commerciales occasionnelles : elle achetait, par exemple, chez des paysans tunisiens, des œufs et des poules à petits prix et les revendait plus cher à des femmes d'officiers français habitant la ville européenne de Tunis.

Cependant, sa vie n'a pas été très facile car son mari, comme tous les cochers, buvait plus que de raison : elle a même été amenée à le défendre au Tribunal de Tunis lorsqu'il avait eu des démêlés avec la justice et avait obtenu son acquittement. Elle osait parler, savait parler et était capable d'émouvoir. Elle parlait couramment le maltais, l'arabe, le français, l'italien (c'est dans cette langue qu'elle écrivait, ayant été scolarisée dans une école italienne de Tunis), connaissait le dialecte sicilien et se vantait même de parler en "juif", c'est-à-dire en judéo-arabe.

Elle a pratiquement élevé seule ses 6 enfants qu'elle a également mariés. Elle avait 52 ans lorsque son mari est mort accidentellement en 1947. Elle ne s'est pas remariée. Elle a changé plusieurs fois de logement à Tunis.

Au moment de l'indépendance tunisienne en 1956, elle influença toute la famille pour choisir la France comme pays de destination. Pour elle, il n'était pas question de rester en Tunisie, ni d'aller à Malte ou en Italie. Elle a assumé sa francophilie jusqu'au bout, alors qu'elle était une Maltaise,

devenue italienne par mariage. Tous ses enfants avaient acquis la nationalité française. Elle a habité à tour de rôle chez ses enfants installés à Marseille, Lyon et Paris. Elle a vécu le problème des rapatriés d'Afrique du Nord.

Prêtant de l'argent à ses enfants mariés ou à ses gendres traversant des difficultés financières provisoires, elle finissait par fonctionner comme une petite banque familiale. Elle avait également tenté l'expérience de la vie en foyer pour personnes âgées mais préférait se retrouver en famille avec les siens. Quelques années avant son décès, elle avait demandé à ses petits-enfants de se renseigner sur les prix d'une concession, d'une pierre tombale, d'une petite chapelle, etc. Elle avait demandé que son argent serve à payer tous les frais relatifs à son enterrement. Elle ne voulait pas, après sa mort, être à la charge de la famille. Sa situation sociale avait bien changé depuis qu'elle avait quitté la Tunisie, elle avait désormais de maigres revenus et avait sincèrement regretté de ne pas laisser un héritage à ses enfants ou plus précisément à ses petits-enfants. Elle aurait voulu perpétuer une tradition familiale en suivant l'exemple de son père qui en avait fait son héritière. Elle n'a pas transmis un patrimoine mobilier ou immobilier aux membres de sa famille, mais elle leur a laissé en héritage une vie exemplaire, celle d'une Maltaise de Tunisie, francophile, attachée profondément à des valeurs familiales et religieuses, et qui a influencé le cours de l'existence de nombre de ses descendants. Elle est décédée à Marseille le 16 novembre 1988, à l'âge de 93 ans.

Références

- AQUILINA, J. 1987 *Maltese-English Dictionary*. Valetta, Malta : Midsea Books Ltd.
- BARBERA, G. 1939-1940 *Dizionario Maltese-Arabo-Italiano*. Beyrouth, Liban : Imprimerie Catholique.
- BEAUSSIER, M. 1958 *Dictionnaire pratique Arabe-Français*. Alger : La Maison des Livres.
- BEN ABDALLAH CH. 1977 *Tunis au passé simple*. Tunis : Société Tunisienne de Diffusion.
- BERTAUX D. 1997 *Les récits de vie*. Paris : Nathan.
- CAMILLERI, C. 1973 *Une communauté maltaise en Tunisie entre les groupes arabo-berbère et français », in Actes du Premier Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'Influence Arabo-Berbère (Malte 3.4.-6.4.1972)*. Alger : SNED.
- DONATO M. 1985 *L'émigration des Maltais en Algérie au XIXème siècle*. Montpellier : Editions Africa Nostra.
- GANIAGE, J. 1957 *Etude démographique sur les Européens de Tunis au milieu du XIXème siècle*. Tunis : Imprimerie la Rapide.
- MORIN F. 1980 « *Anthropologie et histoire de vie* » in *Histoires de vie et vie sociale. Cahiers Internationaux de Sociologie n° LXIX*. Paris : PUF
- POIRIER J., CLAPIER-VALADON S., RAYBAUT P. 1979 *Les récits de vie, théorie et pratique*. Paris : PUF.
- POIRIER J., CLAPIER-VALADON S., RAYBAUT P. 1980 « *Le concept d'ethnobiographie et les récits de vie croisés* » in *Cahiers Internationaux de Sociologie n°LXIX*, Paris : PUF.

PRICE, Ch. 1954 Malta and the Maltese : A study in Nineteenth Century Migration. Adélaïde : Georgian House.

SAMMUT, C. 1973 « La minorité maltaise de Tunisie : ethnie arabe ou européenne? » in Actes du Premier Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'Influence Arabo-Berbère (Malte 3.4.-6.4. 1972). Alger : SNED.

SAMMUT, C. 1997 « Mariages maltais à Tunis, le récit d'Antoinette Schembri (1895-1988) » in Littérature Orale Arabo-Berbère n° 25, Paris : CNRS.

SAMMUT, C. 1999 " Une vengeance intrafamiliale entre cochers maltais de Tunis, le récit d'Antoinette Schembri (1895-1988)" in Littérature Orale Arabo-Berbère n°27, Paris : CNRS.

SAMMUT, C. 2006 "Souvenirs d'enfance et d'adolescence d'une Maltaise de Tunis : Antoinette Schembri 1895 - 1988)" in "Les Communautés Méditerranéennes de Tunisie" (Tunis, mars 2000). La Manouba : Centre de Publication Universitaire.

SAMMUT, C. 2014 Une longue escale maltaise à Tunis, roman familial. Paris : Editions l'Harmattan.

SANGUY, P. 1999 Une vision de l'émigration maltaise au début du XXe siècle, les nouvelles « nord-africaines » de Sir Temi ZAMMIT. Paris : Université Paris-Dauphine.

SKIK, H. 1973 « Les Maltais en Tunisie », in Actes du Premier Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'Influence Arabo-Berbère (Malte 3.4.-6.4. 1972). Alger : SNED.

SMITH, A. L. Sd : Les Maltais en Tunisie à la veille du Protectorat (document ronéotypé).

VADALA R. 1911 : « L'émigration maltaise en pays musulmans » in La Revue du Monde Musulman, vol. XIV. Maroc : Mission Scientifique du Maroc.



A travers les palais d'Alger

Edmond Gojon

Voici un intéressant article d'Edmond Gojon, écrivain et poète, sur les Palais d'Alger, publié dans Le Monde Illustré du 22 décembre 1931.

Edmond Gojon est né à Philippeville le 11 avril 1886 et décédé le 5 avril 1935. Après des études au lycée Henri 1V à Paris, il retourne dans son Algérie natale et fonde en 1903 la revue L'Essor. Il publie des poèmes d'inspiration parnassienne et symboliste, puis devient le chantre de l'Algérie française. Citons parmi ses œuvres :

- Le jardin des dieux : prix Femina 1920**
- En Algérie avec la France 1927**
- La légende de Barberousse, roi d'Alger 1928**
- Cent ans d'efforts français en Algérie : Boufarik**

1930

Odette Goinard

Je voudrais rendre aux palais d'Alger leur vrai nom. Sans doute est-il logique que, désaffectés, restaurés, ils se nomment aujourd'hui, d'après leur destination nouvelle : Palais de l'Archevêché, Palais d'Hiver, Palais du Secrétaire Général du Gouvernement, Bibliothèque Nationale. Hôpital du Dey.

Mais, comme il m'est plus doux de substituer les noms anciens aux noms nouveaux et de réciter, égrenée sur un

chapelet coranique, la tendre litanie suivante : Dar-Aziza-Bey. Dar Hassan Pacha, Dar Ahmed, Dar Mustapha-Pacha. Dar Baba-Hassan.

En parcourant le Palais de l'Archevêché, je revois la fille du Dey qui, au XVIII^{ème} siècle, fut l'épouse d'un Bey de Constantine. Malgré les bustes des évêques d'Alger ornant l'escalier de marbre, malgré cette laide rampe de bois sinuant le long des fraîches faïences, je ne puis m'empêcher d'évoquer l'ombre mystérieuse et profane qui hanta ces lieux, aujourd'hui sacrés. C'est une vaste demeure, d'un beau classicisme, d'une sobre architecture. Rien de féminin ici, ni de coquet. Tout respire une noblesse digne vraiment des soutanes furtives qui ont, sur ces dallages, effacés aux regards de ceux qui ne se souviennent plus, l'ombre charmante d'Aziza.

En sortant de l'Archevêché, nous voici devant le Palais d'Hiver. Dar Hassan-Pacha, construit en 1790. A quel puissant seigneur vénitien appartient, un jour, cette demeure?

On ne sait. Mais, devant sa façade aux marbres serpentins, aux loggias soutenues de fines colonnettes, aux œils-de-bœuf rococo, aux deux colonnes de marbre rose, on imagine aussitôt toutes les gondoles et guitares dont Alfred de Musset para sa Venise romantique. Nous sommes ici en pleine fantaisie. On ne discerne plus l'authentique du faux, le toc du vrai. Et pourtant, comment ne pas se laisser prendre au charme de cette maison ? Elle respire le boudoir et l'alcôve. Elle eut charmé Watteau et tenté les pinceaux d'un Greuze.

C'est ce mélange d'italianisme et de barbarie qui fait le charme de Dar Hassan-Pacha.

Il y a dans certains coins des menuiseries diaboliques : boîtes à musique, boîtes à cigares? Cela sent la maison truquée

comme pièce à tiroirs, peut-être encore, ces palais secrets, où Henri de Régnier se plaît à nous conduire, de labyrinthe en labyrinthe, de dédale en dédale, à travers des jardins à surprise, vers ses marquis galants et leurs petites maîtresses. Où est le clavecin de la reine et l'épinette en bois de rose dont va jaillir, aigrette, la Marche turque de Mozart ?...

Dar Mustapha-Pacha, c'est autre chose. Ce qui frappe d'abord, c'est la skiffa, le long vestibule aux faïences fleuries, aux doubles portes de cèdre. La porte du seuil est massive, fortement cloutée, munie du double heurtoir de bronze, celui du piéton, puis, placé plus haut, celui du cavalier. Un judas grillage défend la deuxième porte, puis la troisième. Derrière le seuil se tenait le nègre guichetier. Sur les banquettes de marbre du vestibule paressait la garde des janissaires. C'est ici demeure souveraine. Elle fut construite par le Dey en 1798. On y respire la royauté menacée, la méfiance, la ruse et l'on y retrouve ce soin jaloux que les maîtres d'Alger apportaient à se prémunir contre la surprise d'une attaque de turbulents voisins.

Comment ne pas évoquer devant ces murs l'étrange Mustapha-Pacha ? Humble charbonnier, il chemina jusqu'à la peau du lion, insigne de la dignité la plus haute.

On croirait ici, sans effort, revivre telle page des Mille et Une Nuits. Parvenu au pouvoir, il tient tête au Premier Consul. Bonaparte cède devant lui. Cinq fois, il risque de tomber sous les coups de ses janissaires. Mais il ne se souciait pas seulement de politique. L'architecture l'occupait fort. A l'égal des Pharaons, ce fut un bâtisseur. Quel souci de sa sécurité mêlait-il à ses préoccupations d'architecte ? Témoin ce Palais de Mustapha-Supérieur, où tout était agencé en vue d'une fuite.

Et maintenant voici, hors des murs, la résidence d'été du Dey.

Il faut se reporter aux vieilles gravures pour lui restituer son véritable caractère. Maison de campagne cossue, perdue entre la mer et la montagne et vers laquelle cheminaient, à l'approche de l'été, les belles mules balançant les cages d'osier où jacassait le harem.

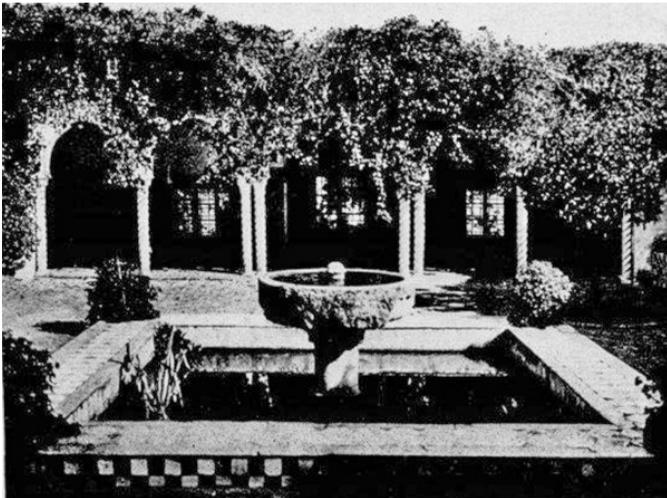
D'un petit campanile, les heures s'égrènent, vieillottes, rouillées, frappées sur des timbales au bronze vert-de-grisé.

C'est, aujourd'hui, le pavillon réservé aux officiers en traitement, car cette belle résidence est devenue un hôpital militaire, l'Hôpital du Dey.

A l'horizon, un grand paquebot semble glisser sur la houle des palmiers et la mer barbaresque épluche ses vagues soyeuses, la mer sans mémoire, oublieuse des ombres royales, que ses eaux lointaines ont tant de fois mirées.



Villa Abd-el-Tif où séjournent les jeunes artistes, boursiers de l'État, ou de quelque ville Française



La ravissante cour intérieure, toute décorée de feuillages de la Villa Arthur

Tunis et Sousse en 1890

Guy de Maupassant

Toujours à la recherche du soleil et fuyant les brumes automnales de Paris, Guy de Maupassant s'embarqua en 1887 à Marseille pour Alger. De là, il gagna par le train, Tunis. Les souvenirs de son périple furent réunis dans *La Vie errante*, publiée en 1890. La séduction de l'Afrique du Nord s'exerçait sur lui depuis son premier séjour en 1881 lorsqu'il avait été reporter pour *Le Gaulois*. Il s'en inspira pour ses *Ecrits sur le Maghreb* et surtout dans les aventures de son *Bel-Ami*. Il est chroniqueur de ce journal lorsqu'il couvre le procès pour diffamation intenté par le consul de France à Tunis, Roustan, au polémiste Rochefort en décembre 1881. A sa manière spirituelle, enlevée et ironique, il brossait un tableau des mœurs du sérail sur fonds de rivalité italo-française avant la signature du Traité du Bardo ; rien n'y manquait : intrigues, coups-fourrés, salons mondains, pots-de-vin présumés et une belle intrigante italienne (*La madame de Tunis, scandales et procès in Ces jours que nous avons tissés* Mémoire écrite d'Afrique du Nord, MAN, 2002).

Au delà du pittoresque, et bien que ce fut cette fois-ci un voyage d'agrément, il donne des aperçus sociologiques sur les populations de Tunis. Mais le plus émouvant est sa description du grand hôpital psychiatrique de Tunis (sans doute la Manouba) où l'on

retrouve sa hantise, hélas, prémonitoire de la folie et qui atteindra un sommet littéraire avec *Le Horla*.

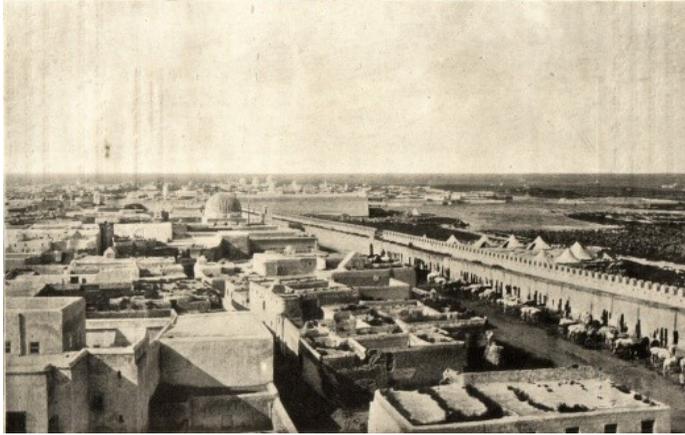
Annie Krieger-Krynicky

« Le chemin de fer, avant d'arriver à Tunis, traverse un superbe pays de montagnes boisées. Après s'être élevé, en dessinant des lacets démesurés, jusqu'à une altitude de sept cent quatre-vingts mètres, d'où on domine un immense et magnifique paysage, il pénètre dans la Tunisie par la Kroumirie.

C'est alors une suite de monts et de vallées désertes, où jadis s'élevaient des villes romaines. Voici d'abord les restes de Thagaste où naquit saint Augustin, dont le père était décurion.

Plus loin c'est Thubursicum Nurnidarum, dont les ruines couvrent une suite de collines rondes et verdoyantes. Plus loin encore, c'est Madaure, où naquit Apulée à la fin du règne de Trajan. On ne pourrait guère énumérer les cités mortes, près desquelles on va passer jusqu'à Tunis.

Tout à coup, après de longues heures de route, on aperçoit dans la plaine basse les hautes arches d'un aqueduc à moitié détruit, coupé par places, et qui allait, jadis, d'une montagne à l'autre. C'est l'aqueduc de Carthage dont parle Flaubert dans Salammbô. Puis, on côtoie un beau village, on suit un lac éblouissant, et on découvre les murs de Tunis.



Panorama de Tunis par Garrigues

Nous voici dans la ville.

Pour en bien découvrir l'ensemble, il faut monter sur une colline voisine. Les Arabes comparent Tunis à un burnous étendu ; et cette comparaison est juste. La ville s'étale dans la plaine, soulevée légèrement par les ondulations de la terre, qui font saillir par places les bords de cette grande tache de maisons pâles d'où surgissent les dômes des mosquées et les clochers des minarets.

A peine distingue-t-on, à peine imagine-t-on que ce sont là des maisons, tant cette tache blanche est compacte, continue et rampante. Autour d'elle, trois lacs qui, sous le dur soleil d'Orient, brillent comme des plaines d'acier. Au nord, au loin, la Sebkra-er-Bouan ; à l'ouest, la Sebkra-Seldjoun, aperçue par dessus la ville ; au sud, le grand lac Bahira ou lac de Tunis ; puis, en remontant vers le nord, la mer, le golfe profond, pareil lui-même à un lac dans son cadre éloigné de montagnes. Et puis partout autour de cette ville plate, des marécages fangeux

où fermentent des ordures, une inimaginable ceinture de cloaques en putréfaction, des champs nus et bas où l'on voit briller, comme des couleuvres, de minces cours d'eau tortueux. Ce sont les égouts de Tunis qui s'écoulent sous le ciel bleu. Ils vont sans arrêt, empoisonnant l'air, traînant leur flot lent et nauséabond, à travers des terres imprégnées de pourritures, vers le lac qu'ils ont fini par emplir, par combler sur toute son étendue, car la sonde y descend dans la fange jusqu'à dix-huit mètres de profondeur : on doit entretenir un chenal à travers cette boue afin que les petits bateaux y puissent passer.

Mais, par un jour de plein soleil, la vue de cette ville couchée entre ces lacs, dans ce grand pays que ferment au loin des montagnes dont la plus haute, le Zagh'ouan, apparaît presque toujours coiffée d'une nuée en hiver, est la plus saisissante et la plus attachante, peut-être, qu'on puisse trouver sur le bord du continent africain.

Descendons de notre colline et pénétrons dans la cité. Elle a trois parties bien distinctes la partie française, la partie arabe, et la partie juive.

En vérité, Tunis n'est ni une ville française, ni une ville arabe, c'est une ville juive. C'est un des rares points du monde où le Juif semble chez lui comme dans une patrie, où il est le maître presque ostensiblement, où il montre une assurance tranquille, bien qu'un peu tremblante encore.



Famille juive dans le Harl ou quartier juif par Garrigues

C'est lui surtout qui est intéressant à voir, à observer dans ce labyrinthe de ruelles étroites où circule, s'agite, pullule la population la plus colorée, bigarrée, drapée, pavoisée, miroitante, soyeuse et décorative, de tout ce rivage oriental.

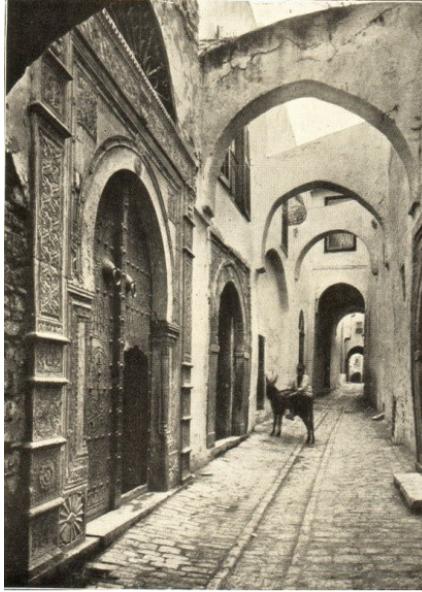
Où sommes-nous ? Sur une terre arabe ou dans la capitale éblouissante d'Arlequin, d'un Arlequin très artiste, ami des peintres, coloriste inimitable qui s'est amusé à costumer son peuple avec une fantaisie étourdissante. Il a dû passer par Londres, par Paris, par Saint-Pétersbourg, ce costumier divin qui, revenu plein de dédain des pays du Nord, bariola ses sujets avec un goût sans défaillances et une imagination sans limites. Non seulement il voulut donner à leurs vêtements des formes gracieuses, originales et gaies, mais il employa, pour les nuancer, toutes les teintes créées, composées, rêvées par les plus délicats aquarellistes.

Aux Juifs seuls il toléra les tons violents, mais en leur interdisant les rencontres trop brutales et en réglant l'éclat de leurs costumes avec une hardiesse prudente. Quant aux Maures, ses préférés, tranquilles marchands accroupis dans les souks, jeunes gens alertes ou gros bourgeois allant à pas lents par les petites rues, il s'amusa à les vêtir avec une telle variété de coloris, que, à les voir, il se grise comme une grive avec des raisins. Oh ! Pour ceux-là, pour ses bons Orientaux, ses Levantins métis de Turcs et d'Arabes, il a fait une collection de nuances si fines, si douces, si calmées, si tendres, si pâlies, si agonisantes et si harmonieuses, qu'une promenade au milieu d'elles est une longue caresse pour le regard.

Voici des burnous de cachemire ondoyants comme des flots de clarté, puis des haillons superbes de misère, à côté des gebbas de soie, longues tuniques tombant aux genoux, et de tendres gilets appliqués au corps sous les vestes à petits boutons égrenés le long des bords.

Et ces gebbas, ces vestes, ces gilets, ces haïks croisent, mêlent et superposent les plus fines colorations. Tout cela est rose, azuré, mauve, vert d'eau, bleu pervenche, feuille morte, chair de saumon, orangé, lilas fané, lie de vin, gris ardoise.

C'est un défilé de féerie, depuis les teintes les plus évanouies jusqu'aux accents les plus ardents, ceux-ci noyés dans un tel courant de notes discrètes, que rien n'est dur, rien n'est criard, rien n'est violent le long des rues, ces couloirs de lumière, qui tournent sans fin, serrés entre les maisons basses, peintes à la chaux.



Rue de la Medina par Neurdein

Dans la ville arabe, la partie la plus intéressante est le quartier des souks, longues rues voûtées ou torturées de planches, à travers lesquelles le soleil glisse des lames de feu, qui semblent couper au passage les promeneurs et les marchands. Ce sont les bazars, galeries tortueuses et entrecroisées où les vendeurs, par corporations, assis ou accroupis au milieu de leurs marchandises en de petites boutiques couvertes, appellent avec énergie le client ou demeurent immobiles dans ces niches de tapis, d'étoffes de toutes couleurs, de cuirs, de brides, de selles, de harnais brodés d'or, ou dans les chapelets jaunes et rouges des babouches.

Chaque corporation a sa rue, et l'on voit, tout le long de la galerie, séparés par une simple cloison, tous les ouvriers du

même métier travailler avec les mêmes gestes. L'animation, la couleur, la gaieté de ces marchés orientaux ne sont point possibles à décrire, car il faudrait en exprimer en même temps l'éblouissement, le bruit et le mouvement.

Un de ces souks a un caractère si bizarre, que le souvenir en reste extravagant et persistant comme celui d'un songe. C'est le souk des parfums.



Le souk el Attarin ou souk des parfums par Boulenger

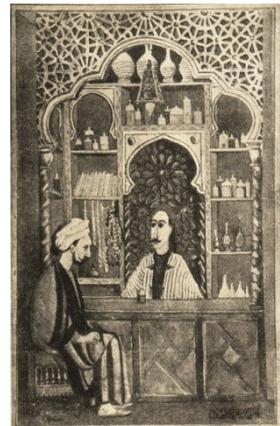
En d'étroites cases pareilles, si étroites qu'elles font penser aux cellules d'une ruche, alignées d'un bout à l'autre et sur les deux côtés d'une galerie un peu sombre, des hommes au teint transparent, presque tous jeunes, couverts de vêtements clairs, et assis comme des bouddhas, gardent une rigidité saisissante dans un cadre de longs cierges suspendus, formant autour de leur tête et de leurs épaules un dessin mystique et régulier.

Les cierges d'en haut, plus courts, s'arrondissent sur le turban ; d'autres, plus longs, viennent aux épaules ; les grands tombent le long des bras. Et, cependant, la forme symétrique de cette étrange décoration varie un peu de boutique en boutique. Les vendeurs, pâles, sans gestes, sans paroles, semblent eux-mêmes des hommes de cire en une chapelle de cire. Autour de leurs genoux, de leurs pieds, à la portée des mains si un acheteur se présente, tous les parfums imaginables sont enfermés en de toutes petites boîtes, en de toutes petites fioles, en de tous petits sacs.

Une odeur d'encens et d'aromates flotte, un peu étourdissante, d'un bout à l'autre du souk. Quelques-uns de ces extraits sont vendus très cher, par gouttes. Pour les compter, l'homme se sert d'un petit coton qu'il tire de son oreille et y replace ensuite.



**Souk el Attarin et porte de la mosquée
Zitouna par Neurdein**



**Parfumeur par
Brahim Graïri**

Quand le soir vient, tout le quartier des souks est clos par de lourdes portes à l'entrée des galeries, comme une ville précieuse enfermée dans l'autre.

Lorsqu'on se promène au contraire par les rues neuves qui vont aboutir, dans le marais, à quelque courant d'égout, on entend soudain une sorte de chant bizarre rythmé par des bruits sourds comme des coups de canon lointains, qui s'interrompent quelques instants pour recommencer aussitôt. On regarde autour de soi et on découvre, au ras de terre, une dizaine de têtes de nègres, enveloppées de foulards, de mouchoirs, de turbans, de loques. Ces têtes chantent un refrain arabe, tandis que les mains, armées de dames pour tasser le sol, tapent en cadence, au fond d'une tranchée, sur les cailloux et le mortier qui feront des fondations solides à quelque nouvelle maison bâtie dans ce sol huileux de fanges.

Sur le bord du trou, un vieux nègre, chef d'escouade de ces pileurs de pierres, bat la mesure, avec un rire de singe ; et tous les autres aussi rient en continuant leur bizarre chanson que scandent des coups énergiques. Ils tapent avec ardeur et rient avec malice devant les passants qui s'arrêtent ; et les passants aussi s'égayent, les Arabes parce qu'ils comprennent, les autres parce que le spectacle est drôle ; mais personne assurément ne s'amuse autant que les nègres, car le vieux crie :

- Allons ! Fraillons ! Et tous reprennent en montrant leurs dents et en donnant trois coups de pilon :

- Sur la tête du chien de roumi !

Le nègre clame en mimant le geste d'écraser :

- Allons ! Fraillons ! Et tous :

- Sur la tête du chien de youte !

Et c'est ainsi que s'élève la ville européenne dans le quartier neuf de Tunis !

Ce quartier neuf ! Quand on songe qu'il est entièrement construit sur des vases peu à peu solidifiées, construit sur une matière innommable, faite de toutes les matières immondes que rejette une ville, on se demande comment la population n'est pas décimée par toutes les maladies imaginables, toutes les fièvres, toutes les épidémies. Et, en regardant le lac, que les mêmes écoulements urbains envahissent et combent peu à peu, le lac, dépotoir nauséabond, dont les émanations sont telles que, par les nuits chaudes, on a le cœur soulevé de dégoût, on ne comprend même pas que la ville ancienne, accroupie près de ce cloaque, subsiste encore.

On songe aux fiévreux aperçus dans certains villages de Sicile, de Corse ou d'Italie, à la population difforme, monstrueuse, ventrue et tremblante, empoisonnée par des ruisseaux clairs et de beaux étangs limpides, et on demeure convaincu que Tunis doit être un foyer d'infections pestilentielles.

Eh bien, non ! Tunis est une ville saine, très saine ! L'air infect qu'on y respire est vivifiant et calmant, le plus apaisant, le plus doux aux nerfs surexcités que j'aie jamais respiré. Après le département des Landes, le plus sain de France, Tunis est l'endroit où sévissent le moins toutes les maladies ordinaires de nos pays.

Cela paraît invraisemblable, mais cela est. O médecins modernes, oracles grotesques, professeurs d'hygiène, qui envoyez vos malades respirer l'air pur des sommets ou l'air vivifié par la verdure des grands bois, venez voir ces fumiers

qui baignent Tunis ; regardez ensuite cette terre que pas un arbre n'abrite et ne rafraîchit de son ombre ; demeurez un an dans ce pays, plaine basse et torride sous le soleil d'été, marécage immense sous les pluies d'hiver, puis entrez dans les hôpitaux. Ils sont vides !

Questionnez les statistiques, vous apprendrez qu'on y meurt de ce qu'on appelle, peut-être à tort, sa belle mort beaucoup plus souvent que de vos maladies. Alors vous vous demanderez peut-être si ce n'est pas la science moderne qui nous empoisonne avec ses progrès ; si les égouts dans nos caves et les fosses voisinant avec notre vin et notre eau ne sont pas des distillateurs de mort à domicile, des foyers et des propagateurs d'épidémies plus actifs que les ruisselets d'immondices qui se promènent en plein soleil autour de Tunis ; vous reconnaîtrez que l'air pur des montagnes est moins calmant que le souffle bacillifère des fumiers de ville ici et que l'humidité des forêts est plus redoutable à la santé et plus engendreuse de fièvres que l'humidité des marais putréfiés à cent lieues du plus petit bois.

En réalité, la salubrité indiscutable de Tunis est stupéfiante et ne peut être attribuée qu'à la pureté parfaite de l'eau qu'on boit dans cette ville, ce qui donne absolument raison aux théories les plus modernes sur le mode de propagation des germes morbides.

L'eau du Zagh'ouan, en effet, captée sous terre à quatre-vingts kilomètres environ de Tunis, parvient dans les maisons, sans avoir eu avec l'air le moindre contact et sans avoir pu recueillir, par conséquent, aucune graine de contagion.

L'étonnement qu'éveillait en moi l'affirmation de cette salubrité me fit chercher les moyens de visiter un hôpital, et le

médecin maure qui dirige le plus important de Tunis voulut bien me faire pénétrer dans le sien.

Or, dès que fut ouverte la grande porte donnant sur une vaste cour arabe, dominée par une galerie à colonnes qu'abrite une terrasse, ma surprise et mon émotion furent tels que je ne songeais plus guère à ce qui m'avait fait entrer là.

Autour de moi, sur les quatre côtés de la cour, d'étroites cellules, grillées comme des cachots, enfermaient des hommes qui se levèrent en nous voyant et vinrent coller entre les barreaux de fer des faces creuses et livides. Puis un d'eux, passant sa main et l'agitant hors de cette cage, cria quelque injure. Alors les autres, sautillant soudain comme les bêtes des ménageries, se mirent à vociférer, tandis que, sur la galerie du premier étage, un Arabe à grande barbe, coiffé d'un épais turban, le cou cerclé de colliers de cuivre, laissait pendre avec nonchalance sur la balustrade un bras couvert de bracelets et des doigts chargés de bagues. Il souriait en écoutant ce bruit. C'est un fou, libre et tranquille, qui se croit le roi des rois et qui règne paisiblement sur les fous furieux enfermés en bas.

Je voulus passer en revue ces déments effrayants et admirables en leur costume oriental, plus curieux et moins émouvants peut-être, à force d'être étranges, que nos pauvres fous d'Europe.

Dans la cellule du premier, on me permit de pénétrer. Comme la plupart de ses compagnons, c'est le haschich ou plutôt le kif qui l'a mis en cet état. Il est tout jeune, fort pâle, fort maigre, et me parle en me regardant avec des yeux fixes, troubles, énormes. Que dit-il ? Il me demande une pipe pour fumer et me raconte que son père l'attend.

De temps en temps, il se soulève, laissant voir sous sa gebba et son burnous des jambes grêles d'araignée humaine ; et le nègre, son gardien, un géant luisant aux yeux blancs, le rejette chaque fois sur sa natte d'une seule pesée sur l'épaule, qui semble écraser le faible halluciné.

Son voisin est une sorte de monstre jaune et grimaçant, un Espagnol de Ribera, accroupi et cramponné aux barreaux et qui demande aussi du tabac ou du kif, avec un rire continu qui a l'air d'une menace.

Ils sont deux dans la case suivante : encore un fumeur de chanvre, qui nous accueille avec des gestes frénétiques, grand Arabe aux membres vigoureux, tandis que, assis sur ses talons, son voisin, immobile, fixe sur nous des yeux transparents de chat sauvage. Il est d'une beauté rare cet homme, dont la barbe noire, courte et frisée, rend le teint livide et superbe. Le nez est fin, la figure longue, élégante, d'une distinction parfaite. C'est un Mozabite, devenu fou après avoir trouvé mort son jeune fils, qu'il cherchait depuis deux jours.

Puis en voici un vieux qui rit et nous crie, en dansant comme un ours :

Fous, fous, nous sommes tous fous, moi, toi, le médecin, le gardien, le bey, tous, tous fous !

C'est en arabe qu'il hurle cela; mais on comprend, tant sa mimique est effroyable, tant l'affirmation de son doigt tendu vers nous est irrésistible. Il nous désigne l'un après l'autre, et rit, car il est sûr que nous sommes fous, lui, ce fou, et il répète :

Oui, oui, toi, toi, toi, tu es fou !

Et on croit sentir pénétrer en son âme un souffle de déraison, une émanation contagieuse et terrifiante de ce dément malfaisant.

Et on s'en va, et on lève les yeux vers le grand carré bleu du ciel qui plane sur ce trou de damnés. Alors apparaît, souriant toujours, calme et beau comme un roi mage, le seigneur de tous ces fous, l'Arabe à longue barbe, penché sur la galerie, et qui laisse briller au soleil les mille objets de cuivre, de fer et de bronze, clefs, anneaux et pointes, dont il pare avec orgueil sa royauté imaginaire.

Depuis quinze ans, il est ici, ce sage, errant à pas lents, d'une allure majestueuse et calme, si majestueuse, en effet, qu'on le salue avec respect. Il répond, d'une voix de souverain, quelques mots qui signifient : « Soyez les bienvenus; je suis heureux de vous voir. » Puis il cesse de nous regarder.

Depuis quinze ans, cet homme ne s'est point couché. Il dort assis sur une marche, au milieu de l'escalier de pierre de l'hôpital. On ne l'a jamais vu s'étendre.

Que n'importent, à présent, les autres malades, si peu nombreux, d'ailleurs, qu'on les compte dans les grandes salles blanches, d'où l'on voit par les fenêtres s'étaler la ville éclatante, sur qui semblent bouillonner les dômes des koubbas et des mosquées.

Je m'en vais troublé d'une émotion confuse, plein de pitié, peut-être d'envie, pour quelques-uns de ces hallucinés, qui continuent dans cette prison, ignorée d'eux, le rêve trouvé, un jour, au fond de la petite pipe bourrée de quelques feuilles jaunes.

La sortie de Kairouan vers Sousse augmente encore l'impression de tristesse de la Ville sainte.

Après de longs cimetières, vastes champs de pierres, voici des collines d'ordures faites des détritiques de la ville, accumulés depuis des siècles ; puis recommence la plaine marécageuse, où on marche souvent sur des carapaces de petites tortues, puis toujours la lande où pâturent des chameaux. Derrière nous la ville, les dômes, les mosquées, les minarets se dressent dans cette solitude morne, comme un mirage du désert, puis peu à peu s'éloignent et disparaissent.

Après plusieurs heures de marche, la première halte a lieu près d'une koubba, dans un massif d'oliviers. Nous sommes à Sidi-L'Hanni, et je n'ai jamais vu le soleil faire d'une coupole blanche, une plus étonnante merveille de couleur. Est-elle blanche ? - Oui, blanche à aveugler ! Et pourtant la lumière se décompose si étrangement sur ce gros œuf, qu'on y distingue une féerie de nuances mystérieuses, qui semblent évoquées plutôt qu'apparues, illusoire plus que réelles, et si fines, si délicates, si noyées dans ce blanc de neige qu'elles ne s'y montrent pas tout de suite, mais après l'éblouissement et la surprise du premier regard. Alors on n'aperçoit plus qu'elles, si nombreuses, si diverses, si puissantes et presque invisibles pourtant ! Plus on regarde, plus elles s'accroissent.

Des ondes d'or coulent sur ces contours, secrètement éteintes dans un bain lilas, léger comme une buée que traversent par places des traînées bleuâtres. L'ombre immobile d'une branche est peut-être grise, peut-être verte, peut-être jaune ? Je ne sais pas. Sous l'abri de la corniche, le mur, plus bas, me semble violet ; et je devine que l'air est mauve autour de ce dôme aveuglant qui me paraît à présent presque rose, oui, presque rose, quand on le contemple trop, quand la fatigue

de son rayonnement mêle tous ces tons si fins et si clairs qu'ils affolent les yeux. Et l'ombre, l'ombre de cette koubba sur ce sol, de quelle nuance est-elle ? Qui pourra le savoir, le montrer, le peindre ? Pendant combien d'années faudra-t-il tremper nos yeux et notre pensée dans ces colorations insaisissables, si nouvelles pour nos organes instruits à voir l'atmosphère de l'Europe, ses effets et ses reflets, avant de comprendre celles-ci, de les distinguer et de les exprimer jusqu'à donner à ceux qui regarderont les toiles où elles seront fixées par un pinceau d'artiste la complète émotion de la vérité ?

Nous entrons à présent dans une région moins nue, où l'olivier pousse. A Moureddin, auprès d'un puits, une superbe fille rit et montre ses dents en nous voyant passer, et, un peu plus loin, nous devançons un élégant bourgeois de Sousse qui rentre à la ville, monté sur son âne et suivi de son nègre qui porte son fusil. Il vient, sans doute, de visiter son champ d'oliviers ou sa vigne ! Dans le chemin encaissé entre les arbres, c'est un tableautin charmant. L'homme est jeune, vêtu d'une veste verte et d'un gilet rose en partie cachés sous un burnous de soie drapant les reins et les épaules. Assis comme une femme sur son âne qui trotte, il lui tambourine le flanc de ses deux jambes moulées sous des bas d'une blancheur parfaite, tandis qu'il retient fixés à ses pieds, on ne sait comment, deux brodequins vernis qui n'adhèrent point à ses talons.

Et le petit nègre, habillé tout de rouge, court, son fusil sur l'épaule, avec une belle souplesse sauvage, derrière l'âne de son maître.



Jeune fille nomade par Neurdein



Sousse vue de la mer

Voici Sousse.

Mais je l'ai vue, cette ville ! Oui, oui, j'ai eu cette vision lumineuse autrefois, dans ma toute jeune vie ; au collège, quand j'apprenais les croisades dans l'Histoire de France de Burette. Oh ! Je la connais depuis si longtemps ! Elle est pleine de Sarrasins, derrière ce long rempart crénelé, si haut, si mince, avec ses tours de loin en loin, ses portes rondes, et les hommes à turban qui rôdent à son pied. Oh ! Cette muraille, c'est bien celle dessinée dans le livre à images, si régulière et si propre qu'on la dirait en carton découpé. Que c'est joli, clair et grisant ! Rien que pour voir Sousse, on devrait faire ce long voyage. Dieu ! L'amour de muraille qu'il faut suivre jusqu'à la mer, car les voitures ne peuvent entrer dans les rues étroites et capricieuses de cette cité des temps passés. Elle va toujours, la muraille, elle va jusqu'au rivage, pareille et crénelée, armée de

ses tours carrées, puis elle fait une courbe, suit la rive, tourne encore, remonte et continue sa ronde, sans modifier une fois, pendant quelques mètres seulement, son coquet aspect de rempart sarrasin. Et sans finir, elle recommence, à la façon d'un chapelet dont chaque grain est un créneau et chaque dizaine une tourelle, enfermant dans son cercle éblouissant, comme dans une couronne de papier blanc, la ville serrée dans son étreinte et qui étage ses maisons de plâtre entre le mur du bas, baigné dans le flot, et le mur du haut, profilé sur le ciel.

Après avoir parcouru la cité, entremêlement de ruelles étonnantes, comme il nous reste une heure de jour, nous allons visiter, à dix minutes des portes, les fouilles que font les officiers sur l'emplacement de la nécropole d'Hadrumète. On y a découvert de vastes caveaux contenant jusqu'à vingt sépulcres et gardant des traces de peintures murales. Ces recherches sont dues aux officiers, qui deviennent, en ces pays, des archéologues acharnés, et qui rendraient à cette science de très grands services si l'administration des beaux-arts n'arrêtait leur zèle par des mesures vexatoires.

En 1860, on a mis au jour, en cette même nécropole, une très curieuse mosaïque représentant le labyrinthe de Crète, avec le minotaure au centre, et près de l'entrée une barque amenant Thésée, Ariane et son fil. Le bey voulut faire apporter à son musée cette pièce remarquable, qui fut totalement détruite en route. On a bien voulu m'en offrir une photographie faite sur un croquis de M. Larmande, dessinateur des Ponts et Chaussées. Il n'en existe que quatre, exécutées tout récemment. Je ne crois pas qu'une d'elles ait encore été reproduite.

Nous revenons à Sousse au soleil couchant, pour dîner chez le contrôleur civil de France, un des hommes les mieux renseignés et les plus intéressants à écouter parler des mœurs et des coutumes de ce pays.

De son habitation on domine la ville entière, cette cascade de toits carrés, vernis de chaux, où courent des chats noirs et où se dresse parfois le fantôme d'un être drapé en des étoffes pâles ou colorées. De place en place, un grand palmier passe la tête entre les maisons et étale le bouquet vert de ses branches au-dessus de leur blancheur unie.

Puis quand la lune se fut levée, cela devint une écume d'argent roulant à la mer, un rêve prodigieux de poète réalisé, l'apparition invraisemblable d'une cité fantastique d'où montait une lueur au ciel.

Puis nous avons erré fort longtemps par les rues. La baie d'un café maure nous tente. Nous entrons. Il est plein d'hommes assis ou accroupis, soit par terre, soit sur les planches garnies de nattes, autour d'un conteur arabe. C'est un vieux, gras, à l'œil malin, qui parle avec une mimique si drôle qu'elle suffirait à amuser. Il raconte une farce, l'histoire d'un imposteur qui voulut se faire passer pour marabout, mais que l'imam a dévoilé. Ses naïfs auditeurs sont ravis et suivent le récit avec une attention ardente, qu'interrompent seuls des éclats de rire. Puis nous nous remettons à marcher, ne pouvant, par cette nuit éblouissante, nous décider au sommeil.

Et voilà qu'en une rue étroite je m'arrête devant une belle maison orientale dont la porte ouverte montre un grand escalier droit, tout décoré de faïences et éclairé, du haut en bas, par une lumière invisible, une cendre, une poussière de clarté tombée on ne sait d'où. Sous cette lueur inexprimable,

chaque marche émaillée attend quelqu'un, peut-être un vieux musulman ventru, mais je crois qu'elle appelle un pied d'amoureux. Jamais je n'ai mieux deviné, vu, compris, senti l'attente que devant cette porte ouverte et cet escalier vide où veille une lampe inaperçue. Au dehors, sur le mur éclairé par la lune, est suspendu un de ces grands balcons fermés qu'ils appellent une barmakli. Deux ouvertures sombres au milieu, derrière les riches ferrures contournées des moucharabis. Est-elle là dedans qui veille, qui écoute et nous déteste, la Juliette arabe dont le cœur frémit ? Oui, peut-être. Mais son désir tout sensuel n'est point de ceux qui, dans nos pays à nous, monteraient aux étoiles par des nuits pareilles. Sur cette terre amollissante et tiède, si captivante que la légende des Lotophages y est née dans l'île de Djerba, l'air est plus savoureux que partout, le soleil plus chaud, le jour plus clair, mais le cœur ne sait pas aimer. Les femmes, belles et ardentes, sont ignorantes de nos tendresses. Leur âme simple reste étrangère aux émotions sentimentales et leurs baisers, dit-on, n'enfantent point le rêve.

Cinnamon Candies

Alain Amato

Ce matin, avant d'écrire le moindre mot, la moindre phrase de cet article, je suis passé d'abord dans ma cuisine. Dans le meuble aux épices, j'ai pris le flacon de cannelle. Puis direction mon bureau. Une fois confortablement assis face à l'écran blanc de mon ordinateur, j'ai dévissé le flacon puis respiré longuement l'odeur de la cannelle. Hum ! Que cela sentait bon. Quelle heureuse sensation ! Ça marchait. Maman avait raison. La saveur parfumée de la cannelle excitait mes synapses qui me raccordaient illico aux aurores de ma mémoire.



Raymonde Amato et l'auteur dans sa poussette en 1942, avec à l'arrière plan le célèbre pont suspendu de Constantine.

Les Américains ont débarqué à Alger le 8 novembre 1942. Nous habitions à Constantine. J'étais un nourrisson âgé de sept mois. Quatre jours plus tard, le calme le plus absolu régnait encore dans la capitale de l'est algérien. Cependant des avions non identifiés avaient survolé la ville et comme l'annonce le journal l'Echo d'Alger, à 18 h 30 le 12 novembre 42, on ne signalait aucune force d'occupation à Constantine. Pourtant dans les contrées autour, ils s'en passaient des choses. Alger libérée, Oran libérée. Un débarquement à Bougie, un autre à Djidjelli. Philippeville libérée et bombardée, Bône libérée et bombardée. Tout le littoral en direction de la Tunisie tombait jour après jour aux mains des troupes anglo-américaines. Alors que le 11 novembre les Allemands débarquaient à Tunis et Bizerte, on aurait dit que Constantine était en marge de l'Histoire.

Les uniformes des officiers de l'Axe, formant les commissions d'armistice, qui paradaient dans les salons de l'hôtel Cirta avaient disparu du paysage. Parmi eux des recruteurs de l'armée italienne qui enquêtaient sur les familles aux patronymes italiens, afin de savoir s'ils avaient vraiment la nationalité française, des fois qu'ils auraient oublié de se naturaliser. Quand ils avaient frappé à la porte de l'appartement familial, ma tante Angèle les avait accueillis par un péremptoire : « Depuis Napoléon III nous sommes des Français messieurs ! Pas des Italiens. Ça fait quatre générations... » Et vlan que je te claque la porte au nez, comme à de vulgaires représentants en aspirateurs. Quand elle me racontait cela, elle ajoutait, « Heureusement qu'ils n'étaient pas rentré dans la cuisine, je faisais des raviolis, ils auraient eu des doutes ! »

Puis les troupes aéroportées sautèrent autour de Constantine et la ville fut libérée par les anglo-américains. Les parachutes utilisés étaient en soie blanche. Ils furent récupérés par des personnes bien avisées, car en cette période de pénurie textile, c'est dans cette soie là que furent taillées pour un temps les robes de mariées des Constantinoises. Le drapeau américain fut planté jusqu'à la fin de la guerre à l'aéroport d'Oued Hamimine où une de leurs station météo s'installa. Les avions allemands et italiens ripostèrent au débarquement allié en bombardant toutes les villes portuaires. Quelques familles résidant à Philippeville, et Bône vinrent se réfugier à Constantine. Ainsi que des voyageurs débarqués à Bougie parce que leur paquebot, le Gouverneur Général Lépine, parti de Marseille à destination de Tunis, s'était dérouté pour se réfugier à Bougie au moment du débarquement d'Alger, le trafic étant interrompu entre la France et l'Afrique du Nord et entre l'Algérie et la Tunisie. Les trains et les relations postales entre Alger et Constantine furent rétablies dès le 14 novembre. Une troupe hétéroclite de militaires français avec matériel américain appelée la « Division de Marche de Constantine », partit combattre en Tunisie qui venait d'être envahie par les troupes de l'Axe.



Baraquement américain servant de station météo à l'aérodrome d'Oued Hamimine à 12 kilomètres de Constantine. 1945.

La vie en ville ne changea pas tellement. Le rationnement, les queues devant les épiceries allaient continuer jusqu'après la guerre. Au début de l'arrivée des Américains, il y eut même des distributions de riz au lait pour les enfants, qui profitèrent aussi pour leurs parents. Le marché noir existait. Les plus débrouillards se rendaient au Mansourah, un plateau qui surplombe la ville, pour approcher les troupes américaines qui y cantonnaient. Ils réussissaient à échanger des bouteilles de vin contre des boîtes de jambon, de corned-beefs, d'œufs en poudre, et de café également en poudre. Des fermes autour de Constantine, des écoles et des chambres en ville furent réquisitionnées pour loger des militaires. Les parents de ma cousine Paule, dix-huit mois à cette époque, lui ont raconté qu'ils avaient dû partager leur appartement, situé avenue Anatole France, dite route de Sétif, avec un jeune officier

anglais. Celui-ci s’amusait à la tenir au-dessus de sa tête et la baladait dans les pièces en disant « Saucisse volante ... saucisse volante ! », allusion au ballons captifs évoluant dans le ciel londonien.

Le Temple de l’église Méthodiste au 25 de la rue Pinget, une rue qui commence place de la Pyramide, connut un regain d’affluence grâce à la présence des troupes anglo-américaines.

Du côté des cinémas, courant décembre 42, Fernandel est présent sur les écrans dans *Monsieur Hector*. Les films américains sont projetés en version originale sous-titrée en français. Les premiers titres sont *Les déboires d’Annabel*, avec Lucil Ball, *Quasimodo* de Charles Laughton. À l’affiche aussi *Snow-white and the seven dwarfs*, que nous connaissons surtout sous le titre de *Blanche Neige et les sept nains* !



Place de la Brèche, le théâtre municipal de Constantine en 1945

Quelques semaines après le débarquement, au début du mois de décembre 42, ma mère ayant entendu dire qu’il y

aurait une distribution d'huile chez Berry, épicier boulevard Victor Hugo, m'installa dans la poussette gris bleutée aux élégants pare-boue chromés et commença à traverser une partie de la ville. C'était l'après-midi. Arrivés place de la Brèche, face au théâtre municipal, une jeep américaine stoppa net à notre hauteur. Un soldat américain en descendit et s'approcha de nous comme s'il avait vu une apparition. D'abord il n'eut d'yeux que pour ma mère. Vous pensez, une jolie blonde de vingt-cinq ans avec de beaux yeux bleus. Cela le changeait des femmes brunes aux yeux noirs qu'il croisait depuis son débarquement en Algérie. Après avoir fixé ma mère, il m'a regardé et s'est penché vers moi. Et là en me découvrant bien loti à l'abri, sous la capote du landau, il s'est mis à pleurer. Ma mère, gênée de voir ce grand gaillard plié en quatre, à genoux en train de me dévisager, et de pleurer à chaudes larmes, se demandait ce qui arrivait. Elle pensa qu'il était peut-être saoul. En fait dans le bleu de mes yeux, ce sont ses enfants restés en Amérique qu'il voyait. Par de-là la distance, c'est avec eux qu'il communiait. Le moment d'émotion passé, le militaire expliqua cela à ma mère avec preuve à l'appui car il ouvrit son porte feuille où il rangeait ce qu'il avait de plus précieux, les photos de sa femme et de ses deux enfants, une petite fille de quatre ans et un garçon à peine plus âgé que moi. « Massachusetts, qu'il disait en pointant du doigt ses photos. » Il aurait bien raconté toute sa vie, mais il s'aperçut qu'il était difficile de se faire comprendre auprès de quelqu'un qui ne parlait pas la même langue. S'interrompant dans son monologue, il fouilla dans les poches de sa vareuse. Il finit par trouver des bonbons qu'il donna à ma mère en lui faisant signe que c'était pour moi. C'était un tube en carton qui contenait des bonbons en forme de cachets acidulés au goût de cannelle. Cinnamon candies comme le précisait l'emballage made in

USA. Après s'être de nouveau agenouillé, il saisit dans ses grandes mains mes petits poings qu'il embrassa, puis très vite, il rejoignit son véhicule et s'éloigna de nous, toujours aussi bouleversé par notre rencontre. Conscient qu'il avait une guerre à finir avant de pouvoir retourner dans son foyer.

En ces temps de restrictions, et vu mon très jeune âge, ma mère sut faire durer longtemps la dégustation des bonbons à la cannelle de l'américain. Elle m'a raconté qu'elle me les faisait suçoter en les retenant entre ses doigts. Et une fois que j'en avais pris le goût et le plaisir, elle interrompait la suce et rangeait précieusement le bonbon jusqu'au lendemain. De cette sorte, elle m'inocula pour la vie l'arôme bien particulier de la cannelle.

Outre le lait et les œufs en poudre, les rations de corned-beef, mes parents connurent au cours de cette période le gin des Britanniques et le bourbon des Américains. Papa trouva au whisky un goût de médicament. « De la médecine pour Peaux-rouges, lui répliquait ma mère ». Ils découvrirent le tabac blond et gardèrent longtemps en souvenir deux boîtes métalliques de cigarettes de cette époque. L'une rouge avec un chat noir, c'était des Craven, l'autre avec l'incontournable chameau des Camel. Pour moi ils trouvèrent des flocons d'avoine Quaker Oats. Sur la boîte métallique, le mode de préparation était inscrit en plusieurs langues dont le chinois et l'arabe. Vide, elle fut utilisée pour y mettre le sucre en poudre et servira fidèlement encore plusieurs années après 1962, en exil en Bretagne. Il y a comme cela des objets qui n'en finissent pas de voyager.

Grâce au récit que ma mère me raconta de nombreuses fois, la saveur douce et sucrée de la cannelle et de son parfum

prononcé sont restés dans ma mémoire profonde. Ce sont des circonstances bien particulières qui sont à l'origine de ce souvenir aux allures proustiennes. Au petit Marcel la madeleine, au petit Alain la cannelle. Par contre, une fois les Américains partis, ce bonbon exotique ne se trouva plus à Constantine. Ce n'est pas faute de l'avoir cherché lorsque j'étais enfant.

Ma mère ne se souvenait plus du nom du soldat qui, telle une fée en field jacket et guêtres kaki, s'était penché sur ma poussette. Par contre, si elle avait mémorisé le nom de l'état d'où il venait c'était à cause d'une simple question d'humour. « Que veux-tu, me disait-elle avec son regard malicieux, Massachussetts ! Massachussetts ! À chaque fois que quelqu'un prononce ce mot, j'ai l'impression qu'il éternue et j'ai toujours envie de répondre : « À vos souhaits ! ». Elle était comme cela ma mère.

Les deux photos couleur accompagnant cet article sont dues à Tom Hollis qui a vécu quelques mois à Constantine entre février et août 1945. Il était soldat dans l'armée américaine et travaillait dans les services météo de l'aérodrome d'Oued Hamimine, occupé alors par les militaires. Elles figurent sur le site Constantine d'Hier et d'Aujourd'hui à la rubrique Les Images / Photos de 1945 et sont reproduites ici avec l'autorisation de Serge Gilard responsable du site que je remercie et avec qui j'ai toujours plaisir à collaborer.

Coupures de presse de L'écho d'Alger

Édition du 13 novembre 1942 :

Debarquements américains à Bougie et Bône

Bône. — Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir :
De forts contingents américains ont été débarqués hier à Bougie. Ce matin à l'aube, des navires de guerre anglais ont amené des troupes américaines dans la région de Bône.

Calmé à Constantine

Constantine. — Le calme le plus absolu a régné à Constantine durant toute la journée d'hier. Celle-ci n'a été marquée que par l'apparition de quelques appareils non identifiés qui, après avoir survolé la cité, sont repartis en direction de l'est.
A 18 h. 30, on ne signalait encore aucune force d'occupation.

Les troupes anglo-américaines marchent sur la Tunisie

Londres. — Le G.Q.G. des forces alliées en Afrique du Nord annonce que les troupes anglo-américaines sont arrivées à 150 kms de la frontière tunisienne mais que, d'autre part, les Allemands ont déposé des effectifs par avions aux environs de Tunis, cependant que deux transports de l'axe sont en vue de la côte.

Édition du 15 novembre 1942 :

Les trains express pour Oran Constantine et vice-versa ont fonctionné dès hier soir

Conformément à un avis paru dans la presse le 7 novembre courant et selon indications spéciales données, des trains express pour voyageurs ont commencé à fonctionner dès hier soir.

C'est ainsi que, suivant l'horaire établi, sont partis d'Alger des trains pour Oran et Constantine, de même que d'autres trains partaient de ces deux dernières villes pour Alger, en ne desservant plus, toutefois, certains points d'arrêt.

Ajoutons encore que les voyageurs pourront obtenir tous renseignements sur le détail des horaires de ces trains en consultant les affiches apposées dans les gares.

Les relations postales entre Constantine et Alger sont rétablies

Le premier courrier arrivé de Constantine depuis les événements militaires survenus en Algérie a été distribué cet après-midi à Alger.

Interdiction de la vente des alcools aux militaires des forces alliées

En accord avec les autorités américaines et britanniques et,
Vu la loi sur l'état de siège du 9 août 1940,

Le général commandant la division territoriale d'Alger décide que :

- 1° La vente des alcools est interdite aux militaires des forces alliées ;
- 2° Il est interdit aux civils d'offrir à boire aux militaires des forces alliées.

Saïd Boualam

Odette Goinard



Le Bachagha Saïd Boualam 1906-1982

Homme de courage et d'une loyauté exemplaires, le Bachagha Boualam était un grand français. Il a démontré son amour de la France tout au long de sa vie à travers les épreuves les plus cruelles. Il reste une très noble figure des tragiques événements de ce siècle.

Article rédigé d'après les écrits du bachagha et l'allocution prononcée par le Général Jouhaud lors de ses obsèques.

Saïd Benaïssa Boualam est né le 2 octobre 1906 à Souk-Ahras (département de Bône). Il appartenait à une ancienne famille de notables des Beni Boudouane. Ses ancêtres, qui avaient combattu la France aux côtés d'Abd-el-Kader, avaient rallié lors de sa reddition, le maréchal Bugeaud. Son grand

père, puis son père étaient aghas et titulaires de la Légion d'honneur. Son père totalisait trente deux ans de service dans la Gendarmerie à cheval.

Enfant de troupe à Saint Hippolyte du Fort et à Montreuil sur Mer de 1919 à 1924, Saïd signait son engagement au 1er régiment des tirailleurs algériens en 1924. C'est dans cette arme qu'il passera 21 ans au service de la France.

Il participe à la guerre du Rif menée au Maroc contre Abd-el-Krim de 1921 à 1926 et lors de la seconde guerre mondiale se couvre de gloire à la bataille de l'Ailette (Aisne). Cette campagne lui vaut la croix de guerre avec plusieurs citations. Il atteint le grade de capitaine et termine sa carrière militaire en 1946, comme chef de bataillon. Il sera élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'Honneur.

Ayant pris sa retraite, il entre dans l'Administration. Nommé successivement caïd, agha puis bachagha, il dirige les Beni Boudouane, tribu accrochée aux monts de l'Ouarsenis, composée de farouches guerriers. Profondément attaché à la France, il s'oppose au FLN dès le début de la rébellion et met sur pied sur son territoire des groupes d'auto-défense. Cette expérience ayant été concluante fut ensuite étendue à toute l'Algérie et permit pour un temps de réduire les attaques des rebelles.

Depuis 1948 des musulmans avaient accès à la vie politique française en recevant le mandat de député. Bien que n'ayant aucun attrait pour la vie politique, mais soucieux de défendre son pays, le bachaga accepte de se présenter aux élections parlementaires. Il est élu le 30 novembre 1958, député de sa circonscription d'Orléansville. Devenu vice-président de

l'Assemblée Nationale et réélu quatre fois à l'unanimité des suffrages, il défend avec éloquence la cause de l'Algérie française. Il proclame avec force son attachement indéfectible à la France. « Que le monde entier sache bien que sur nos provinces déchirées, la mort, la violence et les larmes passeront parce que la France éternelle demeurera. Et c'est à ce seul prix qu'elle demeurera la France », devait-il déclarer.

Cependant, la politique du gouvernement devenant ambiguë, il crée en juin 1960 le Front de l'Algérie Française qui regroupera jusqu'à un million d'adhérents dont plus de deux cent mille musulmans, mais qui sera dissous par les autorités compétentes en décembre. Les revirements politiques le déçoivent profondément.

Dans sa dernière intervention à l'Assemblée Nationale le 28 juin 1962 il lance un appel désespéré en faveur des harkis désarmés et voués au massacre.

Devant quitter à jamais sa terre natale avec toute sa famille, il se fixe en Camargue au Mas-Thibert à quelques kilomètres d'Arles, dans des conditions misérables. Mais il n'abandonnera pas la lutte, se penchant sur le sort des harkis rescapés, débarquant dans le plus profond dénuement. Il s'efforcera, grâce à son prestige, d'obtenir pour ses frères des conditions de vie dignes d'hommes fidèles à la France. Il formera un Comité national des français musulmans. C'est avec respect que tous écoutaient sa parole.

Le bachagha Boualam s'est éteint le 7 février 1982. Il avait perdu dix-sept personnes de sa famille assassinées par le FLN, dont son fils Abd-el-Kader.

Un grand nombre de rues, surtout dans des villes de Provence, portent son nom.

Décorations

- Grand officier de la Légion d'honneur
- Commandeur de la Légion d'honneur à titre militaire
- Croix de guerre 1939-1945 (deux citations)
- Croix de la Valeur militaire
- Croix du combattant

Ses œuvres

Mon pays, la France Éditions France Empire 1962

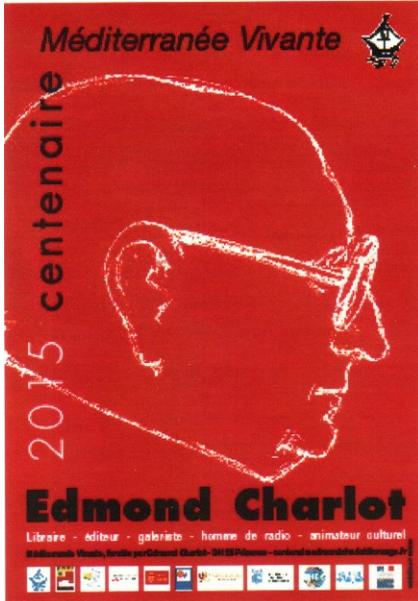
Les harkis au service de la France Éditions France Empire 1963

L'Algérie sans la France Éditions France Empire 1964



Anniversaire d'Edmond Charlot

Annie Krieger-Krynicky



Affiche de la conférence sur Edmond Charlot

Des deux côtés de la Méditerranée, se déroulera tout au long de 2015, la célébration du centenaire d'Edmond Charlot (1915-2004). L'épicentre en sera Pézenas où il avait fini ses jours; il y animait une librairie, *Le Haut-Quartier*, car il avait eu la passion des livres : Il avait édité à Alger en 1936 les premiers textes d'Albert Camus mais aussi André Gide, Emmanuel Roblès, Federico Garcia Lorca, et Albert Cosserey. Mais il s'était fait aussi directeur de galerie dans son attrait pour les peintres d'Alger. Animateur culturel, homme de radio, son champ

d'action s'étendait tout autour de cette Méditerranée qu'il proclamait « vivante » car il se voulait un médiateur. Les premiers événements sont partis de Pézenas avec ses *Rencontres autour d'Edmond Charlot* en janvier 2015 et de Paris, avec le 21^{ème} Maghreb des Livres. L'Algérie accueillera à Constantine et à Alger des tables rondes sous l'égide de l'Institut français d'Algérie. Ensuite une succession d'événements littéraires se dérouleront entre Montpellier, Nantes, Carcassonne, Lourmarin et bien sûr Pézenas. Le 14 octobre, la Bibliothèque Nationale de France, avec la Bibliothèque de l'Arsenal, autour du colloque *Edmond Charlot au cœur de l'édition 1936-1948*, présentera des documents des éditions Charlot, tirés de ses collections. Et enfin en novembre, l'hommage, soutenu par de nombreuses associations, se conclura avec des projections de films organisées par la région Languedoc-Roussillon. Un site a été créé afin de suivre le détail des manifestations : <http://edmondcharlot100.monsite-orange.fr/>

Le Plan relief de Constantine

Théophile Gautier

Algérie

Ce n'est pas la peine de s'embarquer à Marseille, de traverser la Méditerranée, de débarquer à Stora et de faire vingt lieues dans les terres, sur une ancienne voie romaine, pour voir Constantine ; il s'agit tout bonnement d'aller passage Jouffroy, boulevard Montmartre; c'est plus court, moins coûteux et tout aussi instructif.

Constantine est pour nous une vieille connaissance; en 1815, nous y présentions une lettre de recommandation de Méry à M. Duclaux, chargé par le gouvernement d'exécuter le merveilleux plan que la mort l'a empêché de finir, et qui a été terminé avec un si fidèle bonheur par M. Abadie.

Un pareil guide était une bonne fortune pour un voyageur curieux comme nous, et nous usâmes avec toute l'indiscrétion possible de son inépuisable complaisance. Il connaissait la ville, non pas rue par rue, non pas maison par maison, mais pierre par pierre, pour l'avoir rebâtie tout entière en liège avec une exactitude à donner le vertige ; son travail ressemblait, pour la désespérante minutie, à ces prodigieuses besognes imposées par de méchantes fées, ou il faut séparer grain à grain des boisseaux de millet et de chènevis brouillés ensemble. Il aurait pu vous dire à tel endroit, il y a une tuile brisée, un chapiteau fruste, une plaque de crépi tombée.

Constantine était pour lui comme Notre-Dame pour Quasimodo. Jamais assimilation ne fut plus complète.

Le soir, après avoir battu en tous sens les mille ruelles de la cité arabe, nous mangions le couscoussou (sic), apprêté par les belles mains de son hôtesse kabyle et Duclaux nous reconduisait à notre logement, que nous eussions été incapables de retrouver dans ce labyrinthe opaque, qui n'en était pas un pour lui.

Nous avons rapporté, pour souvenir de cette courte liaison formée vite et dénouée pour toujours, comme presque toutes les liaisons de voyage, une aquarelle représentant cette charmante femme dans son costume de fête : dalmatique mi-partie de damas vert et de damas rouge, grandes manches de gaze fendues et laissant voir un bras d'une correction parfaite; large ceinture de velours ornée de plaques de métal et de boules de filigranes glissant sur la taille, et retenue par la rondeur des hanches comme un ceste antique. Ce costume oriental, où les modes du Moyen Age semblaient conservées, et qui aurait pu figurer dans le cortège de la *Juive*, à l'Opéra, contrastait avec la coiffure d'une manière piquante. De dessous une bandelette chargée de broderie d'or, de paillettes et de clinquant de couleur, s'échappaient en spirales deux longues anglaises lustrées et brillantes comme celles qui accompagnent dans les keepsakes et les livres de beauté gravés à Londres, les fêtes romanesques d'Evelina, de Rosalinde et d'Ellen; c'était un sacrifice au goût européen où la poésie, chose rare, n'avait rien à regretter.

Duclany, l'hôtesse kabyle, Constantine, le Rummel avec ses arches naturelles et sa cascade, commençaient à s'estomper au fond de notre cervelle, dans ce brouillard épais qui n'est pas

encore l'oubli, mais où le rêve commence à combler les lacunes de la réalité, lorsque, l'autre jour, nous entrâmes inopinément au Casino des Arts cinq ans et cinq cents lieues furent franchis en une seconde, et nous nous trouvâmes sur le plateau de Mansourah, ayant Constantine à nos pieds.

L'illusion était complète.

Par hasard il faisait beau ; une lumière vive et crue tombant d'aplomb éclairait la Ronda africaine sur l'immense bloc de rocher qui lui sert de piédestal ; les toits de tuile désordonnés sur lesquels les cigognes font leur nid et laissent tomber les serpents qu'elles enlèvent, l'ancienne caserne des janissaires aux longues fenêtres ogivales, les vieilles citernes romaines, la mosquée dont la tour penche autant que celle de Pise, sans avoir sa célébrité, le minaret blanchi à la chaux, en dehors de la porte par laquelle entra l'armée française et que la toile d'Horace Vernet a rendu populaire, le palais à demi démantelé du bey se déroulaient sous les yeux avec une telle justesse de proportion et de couleur, que l'idée d'une ville en miniature disparaissait.

- Regardée avec une lorgnette, cette Constantine de bouchon n'offre aucune différence avec la Constantine de pierre.

Duclaux n'avait fait que la ville ; M. Abadie a merveilleusement complété son œuvre en reproduisant les terrains, les rochers, le gouffre du Rummel, tout ce qui constitue la position et la singularité de cette ville étrange, perchée sur un roc comme un nid de vautour, et que l'on ne peut aborder que par un isthme étroit.

Le Rummel, espèce de rivière-torrent, tantôt presque à sec, tantôt gonflé outre mesure comme presque tous les cours

d'eau d'Afrique, alimenté par les pluies d'équinoxe ou les fontes de neige, s'est chargé de fortifier la ville, et il y a réussi mieux que Vauban et Cohorn. Ses infiltrations ont creusé dans le rocher une coupure de huit cents pieds de profondeur au fond de laquelle il roule ses eaux troubles et impétueuses, tantôt à ciel ouvert, tantôt sous des arches qu'il a évidées et dont l'arc immense effraie l'œil par sa hauteur. Après avoir embrassé presque circulairement la ville de son inexpugnable fossé naturel, il change brusquement de niveau et se précipite dans la plaine par une cascade dont les nappes et les rejaillissements semblent avoir été copiés d'après une des plus sauvages fantaisies de Salvator Rosa, tant le site est âprement pittoresque et féroce inculte.

Un pont qui, par son apparence, rappelle plutôt l'aqueduc de Ségovie et le pont du Gard que ce qu'on entend habituellement par ce mot, plonge jusqu'au fond du gouffre par trois superpositions d'arches extrêmement allongées, Il a nom Elcantara, nom arabe gardé aussi par un des deux ponts de Tolède, sur le Tage. Les fondations en sont romaines, peut-être même carthaginoises; un bas-relief représentant un éléphant qui paraît adorer une figure de femme voilée, et qu'on discerne avec une forte lorgnette, y est enclavé ; le haut, refait plus modernement, a dû l'être, si l'on en croit le goût et la construction, par des ingénieurs espagnols appelés au service du Bey.

Ainsi donc, excepté du côté attaqué par le général Damrémont, la ville est entourée par un abîme à pic; elle couronne une énorme muraille de rochers rougeâtres, que le pied de la chèvre la plus hardie ne trouverait pas à mordre; il est aisé d'imaginer quels accidents pittoresques une pareille situation peut produire, soit qu'on regarde Constantine d'en bas, soit que

du haut de ses murs on plonge dans le gouffre, où tournent perpétuellement des vautours et des cigognes, ou qu'on domine ce grand horizon de montagnes mordorées et pulvérulentes de lumière qui s'étend à perte de vue.

Les anfractuosités, les stries, les effritements, les fissures, les rugosités, les mille accidents de ces grandes masses, leurs colorations diverses, ont été rendus par M. Abadie avec une conscience et un talent merveilleux.

Au moyen de morceaux de liège spongieux, il a imité le grain de la roche pénétrée par la pluie ; d'autres morceaux, crevassés et noircis, ont reproduit le ton rembruni des lézardes ; avec d'autres, plus sains et plus blonds, il a su attraper aussi bien que Decamps ou Marilhat, cet aspect de pain grillé que la pierre prend au soleil dans les pays chauds, Toute cette ardeur est rafraîchie, çà et là, par quelques touffes vert-glauque de cactus étalant leurs palettes sur deux poignées de terre végétale,

Aucun détail ne manque - voici le rocher le long duquel sont descendues les Femmes du Bey, et la porte basse de la fontaine thermale romaine, la rigole qui côtoie le Rummel et conduit l'eau au moulin, - rigole que nous avons suivie pour pénétrer jusqu'à la seconde voûte en passant par des chemins d'acrobate. Voilà la pierre sur laquelle nous nous sommes assis pour dessiner un point de vue, la maison où nous sommes allés voir la danse des djinns, peinte depuis par Adolphe Leleux qui visita Constantine, enflammé par nos récifs; les énormes fûts de colonnes romaines qui ne tiennent à rien et ne paraissent pas avoir fait jamais partie d'aucun édifice, échantillons grandiose d'un rêve avorté, enfin tout Constantine en quelques mètres carrés. Quelle que soit la remarque que vous ayez faite

en parcourant cette ville bizarre, vous la retrouverez reproduite ici.

Ce plan est d'autant plus précieux, que Constantine comme Alger doit bientôt disparaître sous l'envahissement du goût français.

A cette époque, elle était encore intacte, sauf un hideux hôpital militaire très-proprement et très parfaitement bâti, que tout artiste voudrait voir au fond du Rummel, et qui, de ce côté, déshonore la silhouette orientale de la ville; elle n'existera bientôt plus qu'à l'état de souvenir.

Heureusement, le peintre ou l'archéologue la retrouveront toute entière dans le miraculeux travail de MM. Duclaux et Abadie.



Le plan relief de Constantine conservé au musée des Plans-Reliefs de Paris

Constantine à Paris

Le plan-relief de Constantine vu par F. Mornand, chroniqueur de l'Illustration en 1851

Admirez le goût du public ! Il n'est pas de Ouistiti ni de rogaton dramatique, pas de physicien, pas d'Hercule, qui n'attire à soi la ville et les faubourgs. Si Cottin revivait, il fendrait de nouveau les flots d'auditeurs pour monter à sa chaire, car un sermon de Cottin (il a des successeurs), c'est un spectacle comme un autre. Mais voici que l'on vous apporte, à grands frais, à la suite, et au prix d'un labeur infini, cette ville unique que les Français sont allés prendre avec tant de fatigues, de sang, de dévouement, il y a bientôt quinze années; la *Ville de l'Air*, comme la nomment les Arabes toujours poètes; la *Ville du Diable*, comme la baptisèrent nos soldats lors du premier siège, quand ils se virent face à face, non sans stupeur, avec ce vrai nid de vautours, cette île rocheuse en terre ferme séparée du reste du monde par les plus affreux précipices. - Quoi ? Constantine ! - Oui, Constantine ! - A Paris ? - Passage Jouffroy. - Cela doit être bien curieux? - Extrêmement. — Voilà qui est bien : j'irai ce soir au Chapeau de Paille. — Moi, aux Quatre Parties du Monde. - Ainsi fait, ainsi dit ; et notre pauvre ville reste dans son désert au milieu de la voie la plus fréquentée de Paris. Le passage Jouffroy, ce n'est pas le passage de la Méditerranée : c'est bien pis. On fait volontiers cinq cents lieues pour l'amour d'une *gredinerie* lointaine; mais deux pas pour une merveille de la nature d'abord, et de l'art ensuite, c'est trop cher. Passe encore, si la merveille était mêlée de couplets! Mais une simple ville orientale au grand jour, sans ariettes ni quinquets, cela vaut-il une course et

cinquante centimes? Hélas! Demandez-le à l'oisif cicerone, au mélancolique buraliste de la ville des Oiseaux.

La foule cependant se porte au grand soleil dans la petite Chine ouverte de la rue Neuve-Vivienne, où les difformités pédestres de ces dames du fleuve Jaune obtiennent le plus grand succès. Mais il y a de la musique! Et puis, ne faut-il pas que cette foule-ci soit toujours aux pieds de quelqu'un?

En acceptant la tâche de remédier à cette indifférence du public, je n'ai pas calculé mes forces ni les grandes difficultés de l'entreprise. Quand j'aurai dit que la surface générale de Constantine affecte la forme d'un burnous déployé, comparaison qu'on a faite plusieurs fois et qui ne manque pas d'une certaine exactitude linéaire, je doute que mes lecteurs perçoivent une idée bien nette de ce que je voudrais leur dépeindre. - Tout en proclamant Constantine une ville unique sur le globe, et extraordinaire entre toutes, M. Baude, dans ses *Souvenirs d'Algérie*, déclare que la citadelle de Besançon pourrait en offrir une certaine approximation comme site, si elle était pourvue, comme la ville arabe, d'une contrescarpe naturelle, non-seulement égale, mais même supérieure à l'escarpe correspondante. Je ne saurais juger de cette analogie, faute de connaître l'ancienne capitale de la Franche Comté; mais les habitudes de conscience et de précision de l'écrivain sérieux que je viens de nommer ne permettent pas de douter de la justesse de son observation.

Il faut abandonner au reste la prétention d'exposer Constantine aux yeux du lecteur. De plus habiles que moi y ont renoncé, et nous avons des écrivains passés maîtres en ce genre de tableaux graphiques qui ont de bonne grâce abdicqué devant cette irréalisable peinture. Le crayon même n'en donne

pas une idée juste, nous le disons bien franchement : le plan en relief est seul capable de suppléer à la vue réelle.

« Cet ouvrage a été commencé en liège à Constantine même par un infatigable modelleur nommé Duclos, qui y a travaillé plusieurs années à grands frais pour le compte du gouvernement, mais qui est mort malheureusement au milieu d'une œuvre de patience inouïe que nul après lui n'aura le talent propre ni la constance d'achever. J'ai vu cette œuvre incomplète reléguée dans une salle du greffe : la précision, l'exactitude y sont portées jusqu'au miracle ; mais les édifices n'y sont point mis en place selon le plan et les pentes de la cité; plusieurs ont disparu ou ont changé de forme depuis le décès de l'auteur : c'est un beau et dispendieux travail entièrement perdu. » - Ainsi écrivions-nous, voilà tantôt trois ans, après avoir vu dans la vraie Constantine une portion, un rudiment fragmentaire de la Constantine en liège. Nous nous trompions dans ces pronostics. Il s'est rencontré un second artiste du talent et de la persévérance du premier, M. Abadie, pour reprendre et pour mener à bonne fin le surprenant travail de son prédécesseur. M. Duclos s'était borné à la reproduction mathématique des édifices grands ou petits, publics ou privés, anciens ou modernes de la ville d'Ahmed-Bey. Chaque maison, chaque mosquée, chaque palais était moulé pour ainsi dire : l'imitation parfaite du daguerréotype n'a rien de plus minutieux. Mais, la ville donnée ainsi en miniature et en détail, il s'agissait de l'assembler, de la disposer sur son roc, de lui ajuster pour ceinture cette circonvallation d'abîmes et de sommets dont le Rummel sonore frappe la base à flots précipités et écumeux. C'est cette tâche dont M. Abadie s'est chargé, et qu'il a accomplie avec un bonheur, une habileté, un soin, un prestige de coloris, une sûreté de détails dont nous

souhaitons bien fort que nos lecteurs puissent juger. M. Duclos avait reproduit brique par brique, tuile par tuile, colonne par colonne, chacune des maisons de la ville. Il n'y a pas un pli de terrain, pas une déchirure, pas une anfractuosité de rocher, pas une chute, pas un détour, pas un accident du Rummel que M. Abadie n'ait rendu avec toute la précision du facsimile. Ce n'est pas une vue, c'est la nature même, ce n'est pas une copie, c'est de l'identité. Comment l'artiste s'y est pris pour donner au liège la couleur et la consistance du roc? C'est son secret. Mais tenez pour bien certain que quand vous aurez vu cette ville de bouchon de 40 mètres de surface, vous aurez en quelques minutes économisé quatre cents lieues et quatre cents francs, ce qui en vaut la peine ; car vous connaîtrez Constantine aussi bien et même un peu mieux que certains de ses habitants.

Il y a deux aspects principaux sous lesquels on peut envisager cette ville fameuse bâtie sur la place même et avec les débris de cette Cirta numide, puis romaine, qui tient une si grande place dans l'histoire de la guerre de Jugurtha.

Le premier et le plus connu est celui qu'a choisi M. Horace Vernet dans son grand tableau de *l'assaut et de la prise de Constantine*. La vue en est prise du pied du Coudiat-Aty, du point précis où nous avons dressé nos batteries de siège , et à peu de distance de celui où s'élève aujourd'hui le monument funèbre élevé à la mémoire du général Damremont, sur la place même où un boulet, tiré d'une embrasure que l'on vous montrera, le frappa en pleine poitrine. Ce tableau est assez fidèle et, avant le plan, c'était le meilleur document que l'on pût consulter pour avoir quelque idée un peu exacte de la ville. Mais, de ce point de vue qu'imposaient à l'artiste les exigences du sujet, on juge mal et la sauvagerie grandiose et les fortifications naturelles de la place, inexpugnable de toutes

parts, excepté de ce seul côté, où une sorte d'isthme, aujourd'hui transformé en une assez large esplanade plantée d'arbres, relie la ville à la terre ferme et permet de donner l'assaut.

C'est de l'autre côté et par le Mansourah qu'eut lieu la première attaque dirigée par le maréchal Clauzel. Tandis que du pied du Coudiat-Aty on n'aperçoit pour ainsi dire que la lisière de la place, du Mansourah, l'œil la domine et l'embrasse dans son ensemble, et c'est ce qui a fait dire à M. Baude qu'avec une batterie de siège élevée sur ce plateau le maréchal Clauzel eût pu « la piler comme dans un mortier. »

Mais piler n'est pas conquérir; puis les munitions manquèrent au maréchal, qui s'était fait illusion sur la faiblesse des assiégés et sur la terreur de ses armes, au point de croire qu'il prendrait Constantine sans coup férir. - C'est de là que le regard plonge avec épouvante dans cette fissure insondable qui fait la force de la ville et au fond de laquelle gronde l'Oued-Rummel, se perdant ici dans des gouffres d'une profondeur inconnue ; plus loin se creusant un lit souterrain sous les dernières assises du pont à triple étage (*el Kantarah*) jeté par les Romains en travers des deux rocs , coulant dans un canal ténébreux qui contourne à peu près le tiers de la ville; puis tout à coup, en ressortant avec furie pour se précipiter par une suite de chutes, dont l'une mesure au moins trente mètres du sommet à la base, dans la vallée étroite et fertile où il coupe, sous le pont de bois dit d'Aumale, la route de Philippeville.

C'est de l'entrée de ce ravin et du pied de la cascade, à l'endroit où le roc , dans sa plus grande hauteur, surplombe à près de trois cents mètres, que ville, ravin, précipices, torrents, chutes, voûtes naturelles et ponts suspendus sur l'abîme nous

ont paru se dérouler dans leurs plus sublimes horreurs. C'est de là qu'est prise la vue placée sous les yeux du public, vue d'ensemble que la réduction du plan, pour le dire en passant, permettait seule d'offrir et qui n'existe pas dans la nature, où nécessairement de telles masses ne peuvent être envisagées d'un seul coup d'œil. C'est un avantage artistique et panoramique que le plan a sur la réalité même. Ce n'est pas son moindre mérite. Notre croquis, au reste, ne peut à aucun titre dispenser le public d'une si peu coûteuse et si facile visite à la ville de l'air; mais il lui en sera un avant-goût et un programme, et le déterminera, nous l'espérons du moins, à faire au premier beau soleil le voyage de Constantine.

Le plan en relief appartient au ministère de la guerre, avec l'assentiment et pour le compte duquel il a été exécuté. C'est par concession et pour un temps très-court que l'exposition en a lieu. Il ira ensuite prendre place - aux catacombes? - non pas certes, Dieu nous préserve de le dire - mais sous les combles de l'hôtel national des Invalides.



Plan de Constantine illustrant l'article



Repère bibliographique

Une longue escale maltaise à Tunis

Carmel Sammut

*Une longue escale maltaise
à Tunis*

ROMAN FAMILIAL



L'Harmattan

Carmel Sammut - roman familial - L'Harmattan - 2014 - 33 euros

L'histoire débute avec la mort du père qui est aussi le début d'un dialogue avec la mère. Le prétexte sera l'évocation de la vie du père à propos d'un roman destiné à raconter la vie de la famille maltaise du narrateur. La vie d'un cocher charron, avec la naïveté et la rouerie d'un personnage haut en couleurs que

l'on découvre à travers les confidences de la mère à l'occasion de son deuil. Les souvenirs personnels du narrateur, le propre fils du cocher, décrivent un personnage typique de Maltais, central et omniprésent, tragiquement attaché à sa Tunisie et qui ne survivra pas à l'exil en France, contrairement à la mère qui se confie à son fils. Grâce à elle, se dessine la vie d'une famille maltaise typique, criante de vérité. L'ouvrage se termine sur une soirée familiale qui clôture bien cette recherche d'une identité maltaise qui était le but recherché par le narrateur et l'intérêt du livre pour le lecteur.

Jeanine de la Hogue